

PIERRE SAUREL

La main qui étrangle



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchot # 24

La main qui étrangle

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 427 : version 1.0

La main qui étrangle

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1983.

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Macabre découverte

Le propriétaire du motel tendit son gros livre aux pages jaunies par le temps.

– Inscrivez votre nom, votre adresse...

Puis, regardant plus longuement l'homme qui venait de lui demander de lui louer une unité, il demanda :

– Vous n'avez pas de voiture ?

– Non, c'est un ami qui m'a conduit. J'ai à discuter avec un... client.

Le voyageur avait hésité avant de dire le mot « client » car il n'avait pas du tout l'apparence d'un homme d'affaires, bien au contraire. Il portait un jean, un chandail et un veston. Cet homme n'avait sûrement pas chaud, car depuis quelques jours, l'hiver avait fait son apparition.

Pour la première fois, le thermomètre indiquait plusieurs degrés sous le point de congélation.

– Faut payer d’avance, seize dollars.

– Écoute, imbécile, je ne veux pas acheter le motel, je n’y passerai même pas la nuit.

– C’est seize dollars quand même et payable d’avance.

L’homme mit la main dans sa poche et compta lentement son argent.

– Tenez.

Le propriétaire jeta un coup d’œil sur son livre.

– Jos Dubois.

Il haussa les épaules mais n’osa pas ajouter un mot de plus. Il savait bien que ce n’était pas le vrai nom de son locataire, mais il n’allait pas l’indisposer et risquer de perdre sa clientèle.

Depuis quelques années, les affaires allaient terriblement mal. Pourtant, pendant un certain temps, le motel avait rapporté beaucoup d’argent. Situé à mi-chemin entre Montréal et Joliette, dans

les basses Laurentides, il était fréquenté par de nombreuses personnes qui voulaient fuir la grande ville, respirer l'air de la campagne, tout en n'étant qu'à une vingtaine de minutes de la métropole.

Mais voilà qu'on avait construit une autoroute, reliant Joliette à la Transcanadienne. Maintenant, rares étaient les voitures qui empruntaient l'ancienne route. Le propriétaire avait bien cherché à vendre son établissement mais les prix qu'on lui avait offerts étaient ridicules. Il avait refusé et il ne le regrettait pas car le bruit courait dans la région qu'on voulait ouvrir un club de golf et qu'on exproprierait son motel.

« Le quatrième client seulement, depuis hier ».

Dubois s'enquit :

– Quelle unité de motel me donnez-vous ?
J'aimerais le dernier, tout au bout.

Le patron fit mine de consulter son livre.

– Vous êtes chanceux, il n'est pas loué. Tenez, voici votre clef. Vous la laisserez dans le motel lorsque vous partirez.

L'homme avait une petite valise de forme presque carrée. Cette valise ne contenait sûrement pas des vêtements de rechange. Sans ajouter un mot, il sortit du bureau et bientôt, il disparut dans la dernière chambre.

Le patron quitta le bureau et retourna à son restaurant qui était adjacent. Heureusement, il avait un permis de la Régie des alcools. Quelques cultivateurs et des ouvriers de la place s'amenaient presque tous les soirs pour prendre leur bière ou leur petit verre d'alcool. Tous se connaissaient. Ils dépensaient peu, jouaient au billard, regardaient la télé, puis rentraient chez eux assez tôt.

Cependant, le patron devait demeurer à son poste jusqu'à minuit. Parfois, surtout les fins de semaine, des jeunes venaient prendre quelques verres. Un client pouvait louer une des unités, mais la semaine, c'était plutôt rare. Le vendredi ou le samedi soir, des garçons, des filles et parfois des gens mariés louaient une chambre pour quelques heures. Dans la région, on savait que le patron était très discret.

– Dis-moi pas que t’as réussi à louer un de tes motels, Arthur ?

– Y va faire rentrer la petite Jacqueline demain avant-midi, simplement pour une chambre !

Un autre type lança :

– Pensez-vous qu’Arthur la paie pour faire deux ou trois chambres par semaine ?

Le patron se retourna vers celui qui venait de parler.

– Toi, t’es mieux de fermer ta grande gueule, autrement, je vais te « barrer ». C’est le seul endroit de la région où l’on t’endure. Alors, ferme-la.

– Dis-moi pas, Arthur, que tu entends pas à rire ?

Le patron s’éloigna en grognant.

Environ une vingtaine de minutes plus tard, il vit bien une voiture s’arrêter tout au bout de son terrain. Les lumières s’éteignirent.

« Ce doit être le client de mon monsieur ‘Dubois’. »

Et il n'y attacha plus d'importance.

Il pouvait être dix heures du soir lorsqu'il se rendit compte que l'automobile qui avait stationné devant le motel était partie.

À mon avis, l'entrevue est terminée. Je serais mieux d'aller jeter un coup d'œil dans le motel. S'ils n'ont fait que jaser, j'aurai pas à tout changer, à faire le lit. Inutile de demander à Joliette de venir demain. »

Joliette, c'était son épouse. Quand il n'y avait que peu de travail, elle s'en occupait personnellement. Par contre, les fins de semaine, une jeune fille, fort jolie, du nom de Jacqueline, était de service toutes les matinées.

– Wilfrid, cria le patron, veux-tu surveiller la caisse ? Je vais fermer le dernier motel et reprendre la clef, les clients sont partis.

Il se rendit rapidement à l'unité et en ouvrit la porte.

Il s'arrêta brusquement, comme paralysé, incapable de bouger.

Tout était sens dessus dessous dans le motel.

On avait dû se battre. Et sur le plancher, entre le lit et le bureau, deux hommes étaient étendus, l'un presque par-dessus l'autre.

– Mais qu'est-ce qui s'est passé ici ? Allons, levez-vous vous deux.

Il poussa le premier du pied, mais le type ne bougea pas. Cependant, il avait émis un grognement.

C'est alors qu'Arthur s'aperçut que la main droite de l'homme encerclait la gorge de celui qui était étendu sur le tapis.

« Oh moi, j'aime pas ça du tout. »

Arthur sortit en courant, se rendit au bureau et entra en coup de vent dans le restaurant.

– Wilfrid, appelle la police provinciale. Vite ! Il y a eu de la bataille dans le motel. Deux types sont inconscients !

Tous les clients s'étaient levés pendant que Wilfrid se mettait en communication avec le poste le plus rapproché de la Sûreté du Québec.

– Vous autres, cria Arthur en désignant un trio d'adolescents qu'il connaissait bien, surveillez la

porte et empêchez-les de sortir. Ils ont tout brisé à l'intérieur. Ils vont payer pour ça, les « câlisses ».

Ce n'est que dix minutes plus tard qu'une voiture de la Sûreté du Québec arrivait au motel.

– J'espère que tu nous as pas dérangés pour rien, Arthur. Qu'est-ce qui se passe, encore une bataille ?

– Oui, mais cette fois, c'est pas dans le restaurant. Deux types, dont l'un avait loué le motel, se sont battus. Ils ont tout cassé et semblent sans connaissance tous les deux. Une chose certaine, y sont pas morts. Y en a un qui a grogné quelque chose quand je l'ai poussé du pied. Ça sent la « tonne » dans le motel. Ils ont dû prendre un coup là-dedans. Ils sont là depuis huit heures ! En tout cas, moi, j'veux qu'on paye mes dommages.

Les policiers ne l'écoutaient plus. Rapidement, ils se rendirent à l'unité. Des jeunes, installés au chaud dans leur vieille voiture, surveillaient la porte.

– Personne n'est sorti, cria l'un d'eux. On a

bien guetté.

Les deux agents pénétrèrent dans le motel juste au moment où l'un des deux combattants essayait de se relever.

Arthur, le patron, qui avait suivi les deux policiers à l'intérieur du motel, s'écria :

– C'est lui, c'est celui qui a signé comme étant un dénommé Dubois.

L'homme empestait l'alcool. Il n'opposa aucune résistance aux deux policiers ; d'ailleurs, il avait peine à se tenir debout. Il semblait tout étourdi.

On lui passa rapidement les menottes. L'un des policiers s'était penché sur l'autre type, toujours étendu sur le tapis. Quelques secondes lui suffirent pour se rendre compte que l'homme avait cessé de vivre.

– Vous nous avez appelés à temps, Arthur. L'autre se serait remis et aurait pris la fuite. Gaétan, préviens les autorités qu'il y a eu meurtre, mais dis qu'on tient l'assassin. Une querelle qui a mal tourné.

On avait fait asseoir Dubois dans le seul fauteuil de la chambre. Il ne semblait pas comprendre ce qui lui arrivait. Il n'avait pas dit un mot. D'ailleurs, ivre comme il était, il aurait certainement eu de la difficulté à parler.

Le policier qui se prénomrait Gaétan sortit pour se rendre à sa voiture. Mais il alla jusqu'au groupe de jeunes qui surveillaient toujours l'entrée de la chambre.

– C'est O.K. les gars, tout est terminé, y a rien à voir. Ne restez pas ici, ça attirerait les curieux et nous, on déteste les attroupements.

Mais les jeunes ne semblaient pas du tout vouloir quitter les lieux. Les questions pleuvaient sur la tête du policier telle la pluie au cours d'un ouragan.

– C'est vrai qu'il y a eu bataille ?

– Sont-ils sérieusement blessés ?

– Y a-t-il eu des morts ?

Gaétan fit mine de se fâcher.

– Je vous ai dit de circuler. À votre place, je quitterais complètement les lieux. Si vous refusez

d'obéir, je fais venir une autre patrouille et on embarque tout le monde.

Les jeunes comprirent que Gaétan ne plaisantait pas. Ils filèrent en direction des motos et des voitures stationnées près du bureau.

Pendant ce temps, l'autre policier avait ordonné à Arthur de surveiller le prisonnier pendant qu'il examinait la victime, un homme dans la cinquantaine.

– Il doit avoir des papiers sur lui, fit Arthur. Vous pourrez l'identifier facilement.

– Ce n'est pas à moi de faire ça, répondit le policier en se relevant. Je ne dois pas y toucher avant l'arrivée de l'escouade. Il a été étranglé, on voit les marques au cou.

Il montra le type qui semblait dormir dans le fauteuil.

– Saoul comme il est, je me demande comment il a pu serrer avec une telle force. La marque des doigts est profondément ancrée.

La porte de la chambre s'ouvrit et Gaétan parut.

– L’escouade sera ici bientôt. On ne doit toucher à rien, comme à l’ordinaire mais on peut quand même poser quelques questions à cet escogriffe.

L’autre policier haussa les épaules :

– J’ai l’impression qu’il n’est pas en état de répondre. Non seulement il est ivre comme un Polonais mais il a reçu un coup à la tête.

Et s’approchant de Dubois, il le secoua comme un pommier.

– Allons, réveille-toi. Ton nom ?

Dubois le regarda d’un air hébété. Il voulut dire quelque chose mais seul un son guttural sortit de sa gorge.

Gaétan s’était dirigé vers la salle de bain et revint avec un verre rempli d’eau. Il avait pris soin d’entourer le verre de son mouchoir. Il ne fallait effacer aucune empreinte.

Il lança le verre à la figure de Dubois et immédiatement, il suivit son geste de deux gifles retentissantes.

– Tu fais mieux de répondre à nos questions,

t'as compris ?

L'homme murmura :

– La porte... ouverte... coup sur la tête. –
Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Arthur.

– Il est encore tout perdu. Va préparer du café, ordonna Gaétan. On va lui en faire avaler un gallon, ça finira bien par le dégriser.

Arthur sortit de la chambre. Gaétan se tourna vers son compagnon.

– Tiens-le debout, Ronald, je vais le fouiller.

Rapidement, les mains de Gaétan glissèrent le long du corps de Dubois.

– Tiens, tiens, de plus en plus intéressant.

Il venait de sortir un revolver de la poche du type. Il l'examina.

– Il ne s'en est pas servi. Soudain, Gaétan s'arrêta, examinant le bras et la main droite du prévenu.

– Dis donc, qu'est-ce qu'il a au bras, c'est pas normal, c'est dur comme du roc.

Il toucha les doigts un à un.

– C'est pas une main normale. Cet homme-là possède une prothèse. Il a dû avoir le bras coupé dans un accident.

– J'ai vu la gorge de la victime, fit Ronald. Il a été étranglé, mais pas avec une main naturelle. Tu as lu les articles concernant Robert Dumont, le détective privé qui se fait appeler « Le Manchot » ?

– Oui, il paraît que sa main développe une force surnaturelle.

Ronald regarda longuement le type qui disait s'appeler Dubois.

– J'ai déjà vu la photo de Dumont, mais je ne m'en souviens pas suffisamment. Je me demande si c'est lui. Ce serait du joli.

Gaétan répondit :

– J'ai entendu parler du « Manchot », mais je l'ai jamais rencontré. C'est peut-être lui.

Gaétan fouillait les poches de l'homme. Il sortit un mouchoir, des clefs et une poignée de monnaie.

– Pas de papiers ?

– Non, aucun étui ou porte-monnaie. Ce type s’attendait sans doute pas au pire. Il n’a pas voulu apporter ses papiers avec lui... à moins que...

– À moins que ce soit l’autre qui les lui ait pris ? fit Ronald.

– Possible.

Mais Gaétan se tourna du côté d’Arthur qui venait de faire son apparition avec un pot contenant du café brûlant..

– Pose ça sur la petite table. Ronald, fais-lui en boire. Dis-moi, Arthur, le type qui est mort, tu l’as vu arriver ?

– J’ai vu une voiture se stationner devant l’unité. Je n’y ai pas attaché d’importance. Ce n’est que plus tard que je me suis rendu compte du départ de la voiture.

Gaétan se tourna du côté de son camarade occupé à faire boire le prévenu.

– Ça complique légèrement les choses. Une voiture ne peut filer toute seule, ça prend au moins un conducteur. Ils étaient peut-être plusieurs, on ne sait jamais. Il y a eu querelle. Ce

type a été tué dans la bataille. Les autres ont réussi à assommer celui qui a commis le meurtre et ils ont immédiatement quitté les lieux en se rendant compte de ce qui s'était passé.

– Possible, murmura Ronald. Mais pourquoi n'ont-ils pas prévenu les autorités ? Ça aurait été beaucoup plus simple.

– Tu sais comme moi que bien des citoyens détestent avoir affaire aux policiers, surtout quand il y a eu meurtre. Hé ! J'aimerais fouiller les poches de la victime. Si simplement il possède des papiers d'identification...

Mais Ronald répliqua :

– C'est pas mon avis. Si les types qui ont pris la fuite ont enlevé les papiers de Dubois, ils ont dû faire la même chose avec le macchabée. Mais je me demande, comment il se fait qu'un détective connu comme Robert Dumont, si c'est bien lui, n'ait pas de voiture ? Il est arrivé en taxi et...

– Tu oublies que Dumont a des assistants, fit Gaétan. On l'a peut-être conduit jusqu'ici.

– Le Manchot serait tombé dans un piège. Maintenant, pour se tirer d'affaires, il lui faudra prouver qu'il a agi en légitime défense.

Gaétan jeta un coup d'œil autour de lui.

– Ça devrait pas être trop difficile. Il y a eu bataille ici, aucune erreur possible. Mais quand même il devra subir un procès. J'ai bien peur que ce soit la fin de son Agence de détectives privés.

II

Michel Beaulac intervient

Trois voitures vinrent s'arrêter devant le motel. Dans chacune des voitures, il y avait deux hommes. L'une des automobiles indiquait qu'elle appartenait au bureau du coroner. Les deux autres voitures n'avaient pas d'identification.

L'un des hommes, descendu du second véhicule, tenait une caméra à la main.

Tout le groupe s'engouffra à l'intérieur de la chambre de la dernière unité.

– Je suis le détective Fournier, voici le détective Jutras, fit un des hommes en entrant.

Déjà, le photographe se mettait à l'œuvre.

Les deux détectives écoutèrent la version de Gaétan et de Ronald.

– C'est pas Robert Dumont, dit aussitôt le

détective Jutras. Mais ce type a une main artificielle, une prothèse, semblable à celle du Manchot.

Arthur venait de verser une troisième tasse de café au type qui disait s'appeler Dubois.

Le photographe et l'expert en empreintes cherchaient à accomplir leur travail avec rapidité. Lorsque les deux hommes s'éloignèrent de la victime, le médecin légiste et son assistant s'approchèrent.

– À première vue, il a été étranglé.

– Il y a cependant une chose que je trouve curieuse, fit l'assistant du médecin.

– Quoi donc ?

– À part cette marque prononcée au cou, il ne semble pas y avoir d'autres éraflures. Dans une bataille, il est surprenant qu'on se fasse étrangler sans avoir la chance de se défendre et cet homme l'a sûrement fait, si on en juge par l'état de cette chambre.

– Vous avez fouillé la victime ?

– Non, seulement l'ivrogne, répondit Gaétan.

Nous savons qu'on ne doit jamais toucher à un corps avant votre arrivée.

– Parfait, fit Fournier. Vous rédigez votre rapport par écrit. Vous pouvez retourner à votre travail. Nous sommes déjà beaucoup trop nombreux dans cette chambre.

Comme les deux jeunes policiers allaient se retirer, Jutras les arrêta :

– Avant de vous éloigner, faites donc le tour du motel. Il y a des motos, des automobiles stationnées tout près. Éloignez-les d'ici. Demandez donc également qu'on envoie la voiture de la morgue.

Gaétan semblait hésiter à quitter les lieux.

– Vous ne fouillez pas la victime ? Il me semble avoir déjà vu cet homme quelque part. Si vous pouviez me dire qui il est...

Mais Jutras répliqua sèchement :

– Vous le saurez plus tard. Allons, laissez-nous.

Quelques instants plus tard, on fouillait les poches de la victime. L'homme n'avait aucun

papier sur lui.

– Une curieuse d'affaire, murmura un des détectives.

Arthur dut répéter sa version des événements.

– Vous ne connaissez pas ces deux hommes ?

– Pas du tout. C'est pour cette raison que j'ai obligé le type qui est venu louer à payer d'avance. Quant à la victime, je ne l'ai aperçue que lorsque je suis entré dans la chambre.

Le médecin légiste, après avoir examiné le cadavre, s'était occupé du prévenu.

Il soigna la blessure qu'il avait à la tête puis il lui donna une injection.

– Il a beaucoup trop bu, murmura le docteur en s'adressant aux détectives. Possible qu'il ne se souvienne de rien.

Jutras semblait soucieux. Il demanda au médecin :

– Vous ne connaîtriez pas ce type, par hasard ?

– Mais non, pourquoi ?

– Je suis presque certain de l'avoir rencontré,

probablement au cours d'une enquête, mais je suis incapable de me souvenir...

Et se tournant vers son camarade, le détective Fournier, il ajouta :

– Quant à toi, ça fait à peine six mois que tu es dans ce secteur.

Déjà, l'homme dans le fauteuil semblait beaucoup plus lucide que lors de l'arrivée des policiers. Mais il ne bougeait pas, ne prononçait pas une seule parole.

Avec patience, les policiers attendirent que la voiture de la morgue vienne prendre livraison de leur client. Lorsque le médecin légiste, son assistant, l'expert en empreintes et le photographe eurent quitté les lieux, ils s'occupèrent de « Dubois ».

– Maintenant, fit Fournier d'une voix qu'il s'efforçait de rendre douce, vous allez nous conter ce qui est arrivé. Sachez que nous sommes ici pour vous aider. Tout d'abord, votre nom ?

L'homme se redressa :

– Si vous m'arrêtez, vous devez me faire

lecture de mes droits. Ensuite, je ne dirai absolument rien, je ne parlerai qu'en présence de mon avocat.

– Tiens, tiens, murmura Jutras, un petit « Jos Connaisseur ». Retournez donc à votre motel, monsieur Arthur, on n'a pas besoin de vous.

Brusquement, le prévenu se leva :

– Non, ne partez pas. Ils sont capables de me frapper pour tenter de me faire parler. Je connais leurs méthodes. Je n'ai qu'une seule blessure, à la tête. Vous avez bien vu, n'est-ce pas ?

Arthur ne se retourna même pas et sortit de la chambre. Il ne voulait pas se mettre la police à dos. Sitôt que la porte se fut refermée, Jutras s'avança vers l'inconnu.

– On a souvent vu des types comme toi qui essayaient de jouer au plus fin, ça ne leur a jamais réussi.

Il avança la main comme pour saisir le type au collet, mais l'homme recula d'un pas et réussit à rabattre sa main droite sur le bras du policier.

– Lâche-moi, hurla Jutras en grimaçant.

– Ne cherchez pas à porter la main sur moi. Il pourrait vous en coûter cher.

– Ton compte est bon, fit le policier d'un ton cinglant. Non seulement nous avons la preuve que tu as assassiné un homme, mais tu as porté la main sur un officier en devoir.

L'inconnu sursauta :

– Moi, j'ai assassiné un homme ? Mais c'est impossible, je...

Et il s'arrêta net de parler.

De sa voix très calme, Fournier demanda :

– Pourquoi est-ce impossible ?

– Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat.

Pour la seconde fois, Jutras se retint pour ne pas sauter à la gorge du prévenu. Fournier prit son acolyte à l'écart.

– Allons, calme-toi. À mon avis, ce type serait un avocat et je n'en serais pas surpris. Il semble connaître les lois. On peut l'arrêter. Après tout, on l'a trouvé sur les lieux d'un crime, il était ivre mort et je suis persuadé que ce sont ses

empreintes qui sont sur le cou de la victime.

– Tu as raison.

Et Jutras récita la formule habituelle, pour aviser l'inconnu qu'on le retenait comme témoin important.

– Et mon avocat ?

– On te conduit à Joliette, tu pourras l'appeler de là.

On fit revenir Arthur. Jutras lui ordonna de ne pas louer cette unité de motel.

– Nous allons d'ailleurs poser les scellés à la porte. Il est probable que nous n'aurons pas à revenir ici, du moins pour inspecter le motel, mais nous aurons sûrement besoin de ton témoignage à l'enquête.

– Je suis à votre entière disposition.

Et bientôt, la voiture, emmenant les deux détectives et leur prisonnier partit en direction de Joliette.

Michel Beaulac entra précipitamment dans le bureau de Robert Dumont, le Manchot. Ce dernier leva les yeux en voyant la porte s'ouvrir.

– Combien de fois dois-je te dire, Michel, qu'il te faut frapper avant d'entrer ? J'aurais pu être occupé avec un client.

Michel paraissait excessivement nerveux. Il tenait à la main, un journal du matin.

– Excusez-moi, patron, mais quand j'ai lu cette nouvelle en page trois...

Il jeta le journal sur le bureau de son patron.

– Quelle nouvelle ? demanda calmement le Manchot.

– Torrieu, ne me dites pas que vous ne l'avez pas lue ? On a arrêté Laurier Poitras et il va être accusé de meurtre.

– Laurier Poitras..., cet ex-journaliste qui a perdu un bras dans un accident ?

– C'est bien ça. Vous devez vous souvenir de lui. Vous l'avez rencontré il y a à peine trois

mois.

Le Manchot se souvenait parfaitement. Il avait incité cet homme à prendre rendez-vous avec les dirigeants de l'Institut de réhabilitation de Montréal. Même s'il avait été journaliste, Poitras semblait ignorer qu'aujourd'hui, on fabrique des prothèses qui peuvent remplacer efficacement une main humaine.

Mais l'entrevue n'avait pas été facile. Poitras ne semblait pas vouloir entendre raison.

Michel se souvenait très bien de ce qui s'était passé.

Il avait reçu un appel téléphonique d'une femme qu'il ne connaissait pas. Cette dernière lui avait demandé :

– Vous êtes bien Michel Beaulac qui a fait ses études avec Laurier Poitras, celui qui était appelé à devenir l'un des meilleurs journalistes à Montréal ?

Oui, le grand Beaulac avait connu Poitras sur les bancs du collège. Il avait appris, plus tard, que son ami s'était dirigé vers la carrière

journalistique. Rapidement, Poitras s'était fait une bonne renommée.

Non seulement il avait une plume alerte, mais il possédait un sixième sens qui le faisait aller au-devant des événements importants. Attiré par les causes criminelles, Laurier Poitras réussissait à obtenir des entrevues qui semblaient impossibles. Avant son accident, il était devenu un agent libre et vendait ses reportages aux journaux les plus offrants.

Poitras était non seulement un excellent journaliste mais il avait également pris des cours en photographie. Il ne sortait jamais sans son appareil et captait sur pellicule tout ce qui semblait intéressant.

Puis, un jour, revenant d'une soirée alors qu'il avait trop bu et qu'il était seul au volant, il s'endormit et perdit le contrôle de sa voiture. Cette dernière heurta une autre automobile et, dans l'accident, Poitras eut presque le bras droit arraché. On dut le lui amputer à l'hôpital.

C'est en rencontrant cette femme, qui disait s'appeler Maryse et qui demeurait avec Poitras,

que Michel apprit le reste de cette triste histoire.

Lorsque eut lieu l'accident de voiture, Laurier Poitras n'avait aucune assurance. Il avait omis de renouveler sa prime échue déjà depuis plus d'une semaine.

À ce moment-là, le gouvernement provincial n'avait pas encore instauré la Régie de l'assurance-automobile. Poitras fut obligé de payer pour les dommages que l'autre voiture avait subis. Le conducteur ayant été blessé, il actionna le journaliste et gagna sa cause. En effet, les policiers, appelés comme témoins, déclarèrent que Poitras était ivre au moment de l'accident.

Heureusement, le journaliste possédait une assurance sur la vie, assurance qui lui donnait une assez forte indemnité en cas de perte d'un membre. Ça lui permit donc de payer son action et les dommages causés à l'autre voiture.

Mais il ne lui restait plus grand-chose et surtout, il ne pouvait plus travailler. Sans sa main droite, non seulement il ne pouvait plus écrire ses articles à la machine, mais il ne pouvait même pas prendre de photographies.

Et puis, ce fut le silence complet. On n'entendit plus parler de Laurier Poitras.

Michel apprit par Maryse que l'homme s'était mis à boire. Il avait également emprunté de l'argent à de bons amis. Ces derniers lui avaient avancé quelques dollars tout en sachant qu'ils ne seraient jamais remboursés. C'était une sorte de charité que l'on faisait à un camarade qui avait toujours su attirer la sympathie.

Le grand Michel avait demandé à la fille :

– Vous, mademoiselle Maryse, qu'êtes-vous pour Laurier ?

– On reste ensemble depuis quelques mois. Il venait parfois au club. Un soir, on a causé et je suis partie avec lui.

Ce n'est que plus tard que Michel apprit la vérité.

Maryse était une prostituée. Elle avait été arrêtée par la police à plusieurs reprises. La fille était devenue une soularde et elle se tenait dans des bouges, quêtant des verres à des hommes qui, quelques mois plus tôt, avaient été ses clients.

Quand Laurier Poitras s'était intéressé à elle, prise de pitié pour ce manchot, elle avait accepté de le suivre. Maryse n'avait pas de parents, ne possédait plus d'amis, ne savait où demeurer. Pour elle, l'offre de Laurier arrivait à point.

– Vous vous entendez bien avec Laurier ?

Elle haussa les épaules :

– Plus ou moins. On s'engueule souvent. Il arrive qu'il me batte. Je pourrais facilement me défendre puisqu'il n'a qu'un bras, mais j'ai pitié de lui.

Et elle avoua exercer, de temps à autre, son ancien métier afin d'amasser un peu d'argent pour que le couple puisse survivre.

– Au début, Laurier avait quelques piastres. Il m'a envoyée dans un salon de beauté. On m'a coiffée, maquillée ; j'ai repris goût à la vie. J'ai cessé de boire pendant plus de six mois. Quant à Laurier, je croyais qu'après s'être guéri de sa dépression, il allait remonter la pente. Mais ça ne s'est pas produit.

En effet, cet ex-journaliste vedette était

devenu une véritable loque humaine.

Il avait quitté la métropole et avait loué une vieille maison de ferme dans la région de Joliette. Cette cambuse tombait en ruine et, évidemment, le coût du loyer n'en était pas très élevé.

Ne voulant pas risquer d'être mis à la porte, Poitras avait employé tout ce qui lui restait d'argent pour payer le loyer huit mois à l'avance.

Maryse avoua à Beaulac :

– Mais c'est plus vivable dans la maison. Laurier ne sort plus du tout. Souvent, il passe ses journées au lit, il ne se lave pas, il ne se rase pas. Il passe son temps à critiquer le monde. Il en veut à l'humanité entière. Ça n'a plus de sens.

Et elle avait demandé à Michel :

– Vous avez connu Bertrand Girouard ? Il était aux études en même temps que vous.

– Oui, je me souviens, mais vaguement.

– Bertrand, il n'est guère mieux que Laurier. Tous les deux ont toujours été des amis. Mais Bertrand est ce genre de type qui vit au jour le jour, une sorte de bohème. Pourtant, après

L'accident de Laurier, c'est le seul de ses amis qui a continué à le voir. Il est vrai qu'il a profité de la générosité de mon ami. Laurier venait de retirer son assurance... L'autre soir, Bertrand est venu à la maison et Laurier lui a montré des photos qu'il avait trouvées dans ses affaires. C'est alors qu'on a mentionné votre nom. Je me souviens, c'est Bertrand qui a dit : « Tiens ça, c'est le grand Mike Beaulac, il voulait faire un policier, mais on l'a mis à la porte. Aujourd'hui, il travaille comme détective privé, pour le Manchot. » Et cette phrase a retenu mon attention. J'ai pris des renseignements. J'ai su que monsieur Dumont, votre patron, avait lui aussi perdu son bras à la suite d'un accident, après avoir enfoncé une vitre. Dans la police, on ne pouvait plus l'employer comme il le désirait ! Alors, il a abandonné son poste et est devenu détective privé, il a fondé son agence..., et malgré son handicap, il a réussi. J'ai lu deux articles où l'on parle de sa prothèse. On dit qu'il peut tout faire avec sa main.

Mais Michel avait dû la corriger.

– Il ne peut pas tout faire, mademoiselle. Il

peut se servir de sa main, ses doigts se referment. Il peut tenir quelque chose dans cette main. On lui a même mis beaucoup plus de force dans cette prothèse que dans une main naturelle. Il peut bouger les doigts, mais pas séparément. Ça ne remplace pas une main naturelle, non, mais ça lui permet de travailler et surtout, aux yeux des autres, son infirmité ne paraît pratiquement pas. À distance, vous croiriez qu'il a une main naturelle. Il peut se servir à boire, conduire sa voiture, tenir son journal et surtout, il peut se défendre avec cette main. Enfin, je ne peux pas tout vous expliquer, mais pour monsieur Dumont, cette main est indispensable, elle est presque devenue une arme. À l'intérieur de cette prothèse, il place des articles qui lui sont d'une grande utilité dans son métier.

Et Maryse avait expliqué son plan. Si seulement Laurier Poitras rencontrait le Manchot, ce dernier pourrait lui parler de sa prothèse, l'encourager à rencontrer les directeurs de l'Institut.

– On pourrait lui fabriquer une prothèse, fit

Maryse, une prothèse qui lui permettrait de reprendre son métier.

Mais tout de suite, Michel l'avait arrêtée.

– Ne vous faites pas d'illusions. Il ne pourra jamais écrire à la machine avec cette prothèse. Les spécialistes ont expliqué à monsieur Dumont que, s'ils le voulaient, ils pourraient fabriquer une prothèse où chaque doigt recevrait ses propres commandements. Mais de là à pouvoir actionner cette main convenablement, il y a une marge. Chaque mouvement, chaque geste vient d'un ordre que donne le cerveau. Alors, vous imaginez les difficultés. En même temps, il faudrait donner un ordre à la main pour avancer, se refermer et des directives précises à chacun des doigts. Pour le moment, c'est possible en principe, mais pratiquement irréalisable.

Maryse, cependant, ne perdait pas tout espoir.

– Vous dites que monsieur Dumont peut travailler, conduire sa voiture... Laurier pourrait conduire, lui aussi, et avec un peu de pratique, je suis certaine qu'il réussirait à prendre des photos.

– Pour ça, oui.

Michel Beulac avait rencontré son camarade de collège. Oui, Laurier Poitras était une véritable loque humaine. Il parlait souvent de suicide ou de meurtre.

– Mon agent d'assurances, un jour, je le tuerai. C'est un « maudit cochon » et il se disait mon ami. Il savait que j'étais très occupé, mais il savait aussi que je payais toujours mes assurances. Il aurait pu avancer la prime, d'autres le font ! Et puis, le « christ » de gars que j'ai frappé avec ma voiture, il a bien vu que j'étais dans une mauvaise posture. Il aurait pu attendre avant de m'actionner ? Mais non, c'est plus facile de fesser sur un gars à terre. Je lui devrai de l'argent jusqu'à la fin de mes jours ! Travailler ? J'suis allé voir les directeurs de journaux. Il n'y en a pas un maudit qui a voulu me donner ma chance. Pourtant, Christ ! je suis encore capable de dicter mes articles ! Je ne demandais pas la charité. La secrétaire qui aurait transcrit mes textes, c'est moi qui l'aurais payée ! Tiens, toi, Beulac, tu engagerais un gars qui n'a qu'un

bras ? Même si tu me recommandais à ton patron, il n'aurait pas besoin de moi.

– Si tu avais une prothèse, il te donnerait une chance.

– J'en veux pas, de ces maudites prothèses. Pas de bras ou une main qui ne peut pas servir, quelle est la différence ? L'apparence ? Je m'en moque ! Tu vois, j'ai réussi à séduire une fille. Un bras en moins, ça attire la pitié.

Et prenant une voix cynique, il avait tendu la main gauche :

– Bande d'écoeurants, ayez pitié d'un pauvre infirme qui n'a qu'un bras. Allez, crachez, tas de voleurs qui vous emparez de l'argent des petits. Donnez-en un peu à un pauvre handicapé. Oui, je réussirais peut-être comme quêteux.

Enfin, Laurier Poitras avait consenti à rencontrer le Manchot.

– S'il aime à perdre son temps, avait-il dit, ça m'est absolument égal.

Michel était allé le chercher en voiture, il l'avait fait sortir de son taudis et l'avait conduit à

Montréal dans un restaurant où le Manchot attendait les deux hommes.

Postras avait conservé un complet qui était passable. Il avait mis une chemise, la seule qui lui restait et qu'il ne portait jamais. Il s'était rasé et avait bien meilleure apparence que lorsque Michel l'avait vu la première fois.

Le grand Beaulac fut très surpris de constater que Robert Dumont avait apporté une caméra avec lui. Il l'avait déposée sur la table. Le garçon apporta des apéritifs. Michel, qui ne buvait pas, accepta un jus de fruits.

– Je comprends fort bien votre situation, dit le Manchot. Moi, à la suite de mon accident, j'ai passé exactement par la même crise. Heureusement, même avec mon handicap, on m'a permis de reprendre mon emploi dans la police.

– Moi, c'est pas la même chose. Pensez-vous qu'on a besoin d'un type qui ne possède qu'un bras comme journaliste ? Non monsieur, on m'envoyait promener. Oh, on était très poli avec moi. « Soyez assuré, Postras, que si nous pouvons vous engager, nous le ferons. Pour le moment,

notre personnel est complet. » Tous m'ont dit qu'ils m'achèteraient peut-être des articles si je réussissais à en produire avec un magnétophone et l'aide d'une secrétaire. Mais je n'avais plus d'argent, aucun salaire et je ne connaissais aucune fille qui aurait travaillé pour mes beaux yeux.

Le Manchot demanda :

– Où a-t-on amputé votre bras ?

– Juste sous le coude.

– Presque comme moi.

Michel se rendait bien compte que le Manchot se servait continuellement de sa main gauche, soit pour faire des gestes ou encore prendre son verre, le porter à sa bouche et même pour s'allumer une cigarette.

Laurier Poitras, tout en faisant mine d'être complètement indifférent, avait les yeux fixés sur la prothèse du Manchot. Soudain, Robert Dumont se mit à rire.

– Tiens, avant qu'on ait ingurgité trop de verres, je vais prendre la photo que tu m'as

demandée, Michel.

Le grand détective faillit éventer la mèche, mais le regard que lui lança son patron lui cloua littéralement le bec.

– Place-toi là, tout près de ton camarade, fit le Manchot.

Puis, s'adressant à Laurier, il demanda :

– Vous saviez que Michel était un maniaque de la photographie ? Non pas qu'il aime prendre des photos ; non, il accumule les photos. Il aimerait voir son portrait dans tous les journaux.

Le Manchot ne se servait que de sa main gauche pour tenir la caméra, la placer devant son œil.

– Attention, ne bougez pas, un beau sourire.

Et du bout de l'index de sa main droite, il appuya sur le bouton qui faisait jouer l'obturateur.

– Quand j'ai eu mon accident, j'ai compris qu'il me fallait apprendre à me servir un peu plus de ma main droite.

Laurier parut surpris :

– Comment ça ?

– Vous l’ignoriez ? Je suis gaucher. Depuis mon enfance, je ne me suis servi presque uniquement de ma main gauche. J’écrivais de la main gauche. Dans les sports, j’étais toujours gaucher. Je sais que ça enrageait mes parents. Si j’avais pu deviner ce qui arriverait, je leur aurais obéi, je me serais efforcé d’utiliser mes deux mains.

Michel savait que son patron mentait. Le Manchot était droitier. Mais ce pieux mensonge ne pouvait qu’encourager Poitras.

– Ça vous a pris du temps à vous habituer à cette main ?

– Pas du tout, quelques heures à l’Institut de réhabilitation et déjà, je pouvais m’en servir. Au tout début, j’ai eu une petite difficulté. Quand je prenais un verre dans ma main, j’oubliais de commander à mon cerveau d’arrêter de serrer. Je me suis arrosé avec un verre de carton rempli d’eau, j’ai brisé quelques objets en verre, mais au

bout de quelques minutes, déjà, j'avais le contrôle complet.

Postras murmura :

– Une telle prothèse doit coûter une fortune !

– Pour ça oui, ça coûte très cher. Aussi, le gouvernement ne peut se permettre d'en payer une à tous les handicapés. Par contre, si vous avez absolument besoin de vos deux mains pour gagner votre vie, comme dans mon métier ou le vôtre, c'est complètement différent.

On changea de conversation. Robert Dumont, sérieux de son ordinaire, s'amusait à faire des blagues.

– Vous savez, Postras, avec un employé comme Beulac, avec un tel moineau, j'en ai plein les mains.

Une autre fois, il déclara :

– Eh bien moi, quand un spectacle ne me plaît pas, je n'applaudis que de la main droite. Ça fait pas grand bruit.

Quant à Michel, il rappelait de vieux souvenirs au journaliste. La tension était tombée. Et vers la

fin du repas, Poitras demanda :

– Vous croyez qu'on me recevrait à l'Institut, même si je suis devenu un vaurien, un ivrogne ?

– On vous recevra. Je suis d'accord avec vous, vous êtes un vaurien et un ivrogne.

Michel sursauta en entendant les paroles de son patron.

– Mais si vous repreniez votre travail, vous seriez un autre homme. Quant à l'alcoolisme, je laisse Michel vous faire la leçon. Vous ne pouvez être pire que lui lorsqu'il a commencé à travailler pour moi. Vous voyez, aujourd'hui, c'est un tout autre homme.

Et confidentiellement, le Manchot ajouta :

– À la suite de mon accident, j'étais tellement en colère contre tout le monde, j'en voulais tellement à tous ceux qui m'entouraient, que j'ai failli tuer mon supérieur dans la police. C'est d'ailleurs à la suite de cet incident que j'ai dû prendre ma retraite.

Laurier Poitras savait que Robert Dumont lui avait dit la vérité. Il avait lu de nombreux articles

dans les journaux, concernant sa nouvelle carrière et le pourquoi de sa démission des rangs policiers.

Lorsque Michel alla reconduire Poitras chez lui, il lui demanda :

– Veux-tu que je prenne un rendez-vous pour toi, à l’Institut ?

– Mêlé-toi de ce qui te regarde, Beaulac. J’ai accepté de rencontrer ton Manchot, contente-toi de ça. Tu m’as fait perdre ma soirée, mais avoue quand même que je me suis montré poli. La prothèse, c’est bon pour lui, mais pour moi, ça ne serait pas utile du tout.

Mais le grand Beaulac eut la nette impression que son ami bluffait. L’entrevue avec le Manchot allait peut-être porter fruit.

Ce n’est qu’un mois plus tard qu’il apprit que Laurier Poitras s’était rendu à l’Institut où l’on devait lui fabriquer une prothèse, semblable à celle du Manchot. Entre temps, on l’obligeait à se servir de sa main gauche. Il avait commencé à apprendre à écrire. Les résultats étaient

encourageants. Michel s'était montré fier de lui.

– Vous voyez, patron, avait-il dit à Dumont, vous avez probablement sauvé la vie d'un homme. D'ici peu, on entendra sûrement parler de Laurier dans les journaux.

Il n'avait pas cru si bien dire, Laurier Poitras avait fait la manchette, mais pas de la façon dont Michel s'y attendait.

– Torrieu, je ne comprends pas, patron. Qu'est-ce qui a pu se passer ?

– Que dit exactement le journal ?

– Que Poitras s'est servi de sa prothèse pour étrangler sa victime. Il refuse de discuter avec les policiers. Un avocat a sûrement été affecté à sa cause. Il faudrait s'en occuper.

Mais, aussitôt, le Manchot l'arrêta :

– Un instant, Michel. Combien de fois dois-je te dire que nous ne sommes pas une institution charitable ? Nous n'allons pas mettre notre nez dans cette affaire. S'il fallait qu'on enquête sur tous ceux qui sont accusés de meurtre et qui n'ont pas le sou pour payer nos services, nous serions

aussi bien de déclarer faillite immédiatement. Nous avons cherché à aider ton ami Poitras de notre mieux. S'il n'a pas su profiter de la chance qui s'offrait à lui, tant pis.

Michel comprenait l'attitude du Manchot, mais il insista.

– Si je prenais quelques heures de congé pour rendre visite à Laurier, à la prison, ça pourrait le reconforter. Je pourrais lui donner des conseils et...

– Quand tu n'es pas au travail pour l'Agence, tu es libre de tes actes. Mais je te préviens, ne va pas engager notre bureau dans une enquête où le client est perdu d'avance.

– Je vais tout d'abord rencontrer son amie, celle qui s'appelle Maryse. Je peux le faire le soir. Ensuite, j'aviserais. Si Laurier n'a pas un bon avocat, nous pouvons lui en trouver un. Il a tué, c'est clair, mais avait-il toute sa tête, était-il responsable de ses actes ? Selon l'article, il avait ingurgité une quantité incroyable d'alcool. Un homme ivre ne sait plus ce qu'il fait.

Le Manchot soudain, parut impatient.

– Écoute Michel, je crois que tu as du travail, n'est-ce pas ? Occupe-toi de ton ami en dehors des heures régulières si tu veux, mais moi, je déteste payer mes employés à ne rien faire.

– Bon, bon ne vous fâchez pas. Je ne vous en parlerai même plus.

Et il sortit rapidement du bureau de Robert Dumont.

Depuis quelques semaines, il savait que le Manchot était d'une humeur massacrate. En effet, Josée Riendeau, une jeune veuve qui avait réussi à éveiller chez le Manchot quelques sentiments, lui avait fait comprendre qu'elle ne voulait plus le revoir.

– J'ai trop besoin qu'on s'occupe de moi, Robert. Nous avons passé une fin de semaine ensemble. Mais vous y avez mis fin abruptement pour vous lancer dans une enquête. Votre travail passera toujours en premier, je le sais fort bien. D'ailleurs, depuis votre accident, vous êtes un homme aigri, vous croyez qu'aucune femme ne

pourrait s'intéresser à vous. Vous en avez aimé une et elle a été tuée par un criminel. Depuis ce temps, vous fuyez l'amour. Oh, vous aimez bien passer quelques heures dans les bras d'une jolie femme, vous savez que vous avez beaucoup d'attraits, que les femmes vous adorent et vous profitez de la situation. Mais au fond, vous n'êtes qu'un égoïste. Vous ne pensez qu'à vous, à votre petite personne et, en dehors de votre travail, vous ne voyez plus rien. Eh bien moi, je ne veux plus vous voir. Je sens que je m'attache, petit à petit. J'ai déjà trop souffert, je ne veux pas que ça recommence..., pas à cause de vous.

Robert Dumont avait bien tenté de rappeler la jolie Josée à quelques reprises, mais chaque fois, elle lui avait coupé la ligne téléphonique. Cependant, lors du dernier appel, elle avait lancé cyniquement :

– Si vous continuez à me téléphoner, Robert, je vais croire que c'est ma fortune qui vous intéressait.

Cette phrase de Josée fit l'effet d'une véritable gifle. Le Manchot cessa de téléphoner à la jeune

veuve et, pour mieux l'oublier, pendant une quinzaine de jours, il sortit tous les soirs, fréquentant les clubs, les salles de danse. Il terminait presque toujours ses nuits en agréable compagnie.

Michel, son amie Yamata et Candy, la femme-détective qui enquêtait pour l'Agence du Manchot, s'inquiétèrent de l'attitude de leur patron. Mais heureusement, tout redevint normal, à l'exception de l'humeur de Robert Dumont.

Il n'aimait pas qu'on discute ses ordres. C'est avec une poigne de fer qu'il dirigeait les activités de son bureau.

– Josée avait bien raison, dit Candy à ses deux amis, Michel et Yamata. Pour Robert, son agence, son travail, c'est comme une drogue. Pour l'instant, il ne faut pas lui piler sur les pieds. Tout homme peut commettre des erreurs. Si on se rend compte qu'il en commet une, réparons-la sans le lui dire. Pour le moment, il n'accepte pas les nouvelles idées et encore moins les critiques.

Et l'aguichante blonde ne pouvait s'empêcher de songer :

« Si seulement, moi, je l'intéressais. Robert me plaît. Nous pratiquons le même métier, je pourrais le comprendre. Mais à ses yeux, je ne suis qu'une employée et je le resterai toujours. »

Ce soir-là, Michel, en arrivant chez lui, proposa à son amie, la jolie Japonaise, Yamata :

– Tu te prépareras, nous sortons. J'ai quelqu'un à voir.

Surprise, la Japonaise demanda :

– Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé au bureau ? Nous avons passé la journée ensemble.

En effet, depuis quelques semaines, Yamata était devenue la secrétaire de l'Agence de détectives privés, « Le Manchot ». Cet emploi devait être temporaire, mais les jours passaient et le Manchot ne parlait pas de la remplacer. Yamata prenait, de jour en jour, plus d'assurance, son travail lui plaisait et elle pouvait passer plus d'une heure auprès de l'homme qu'elle aimait.

– Où allons-nous, Pitou ?

– Dans le coin de Joliette. Ne me demande pas de détails et surtout, pas un mot de ça au bureau.

Un de mes amis a été arrêté, on l'accuse de meurtre et tu sais que le patron n'aime pas qu'on mêle le travail avec les affaires personnelles.

– Tu crois pouvoir décrocher un client ?

– Oh non. Laurier Poitras n'a pas le sou. Ce n'est pas le genre de client capable de se payer les services d'une agence de détectives privés.

III

De curieux amis

La voiture approchait de la vieille maison où logeait Laurier Poitras depuis quelques mois. Tout au long du parcours qui l'avait mené dans la région de Joliette, Michel avait raconté les mésaventures de son ami Laurier à Yamata.

– Tu le crois innocent ? demanda Yamata.

– Je ne sais pas. Laurier n'est pas fou, loin de là. Il a souvent mené des enquêtes personnelles sur des causes de meurtre. Selon les journaux, il connaît trop bien les conséquences du geste qu'il a posé.

– Mais on dit qu'il était complètement ivre. De plus, c'est avec sa main de fer, sa prothèse qu'il a tué cet homme.

Et la Japonaise demanda :

– Au fait, comment s'appelle la victime ?

– Les policiers n'avaient pas encore divulgué son nom. Il est probable que les parents n'avaient pu être rejoints... ou encore, on a préféré cacher son identité pour ne pas nuire à l'enquête.

Et juste avant d'arriver à la vieille maison de ferme, Michel ajouta :

– J'avais lu quelque part que, depuis qu'il s'était procuré une prothèse, Laurier Poitras reprenait goût à la vie. J'aurais dû continuer à le suivre. Mais j'étais tellement occupé.

La voiture s'arrêta devant la maison.

– J'espère qu'il loge toujours ici et qu'il n'a pas laissé tomber son amie, Maryse. Si seulement il y avait eu le téléphone, dans cette maison, je me serais informé.

Le grand détective poussa un soupir de soulagement en voyant une lumière qui brillait faiblement dans une des fenêtres de la maison.

Avant de descendre, Yamata demanda :

– Cette Maryse, c'est sa femme ?

– Non, une fille, une prostituée que Laurier a ramassée dans un bouge. Elle semble l'aimer ; autrement, elle l'aurait quitté. Mais, depuis que je les ai vus, plusieurs semaines se sont écoulées. Il est possible qu'ils ne soient plus ensemble.

Le couple se dirigea vers la porte.

– Parle pas trop, recommanda Michel à Yamata. Je n'ai pas voulu te laisser dans la voiture, de crainte que ce soit long, mais...

La Japonaise fit une petite moue offensée :

– J'aurais bien voulu voir ça. T'inquiète pas, mon Pitou, ta Yamata ne te fera pas honte.

Michel faillit éclater de rire. « Si seulement elle savait quelle sorte de gens elle risque de rencontrer. »

Il frappa à la porte. Il entendit du bruit à l'intérieur de la maison, mais personne ne vint ouvrir. Il frappa une seconde fois, avec plus de vigueur. Soudain, une fenêtre s'ouvrit.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? Allez-vous-en, j'veux voir personne, allez-vous-en !

C'était une voix de femme, une voix rauque.

La fenêtre allait se refermer mais Michel cria :

– Maryse, ouvrez-moi, je veux vous parler !

Cette fois, la tête parut à la fenêtre. Même s'il faisait sombre, Michel put se rendre compte que la femme n'était pas du tout coiffée, plus que ça, elle paraissait complètement ivre.

– Comment « que ça se fait » que tu sais mon nom, toi ? Qui t'es ?

– Vous vous souvenez sûrement de moi, je suis Michel Beaulac.

– Connais pas !

– Mais oui, vous me connaissez. Rappelez-vous, nous nous sommes rencontrés dans un restaurant. Ensuite, avec Laurier, nous avons eu une entrevue avec le Manchot et...

– Allez-vous-en ! Je ne veux voir personne et...

Elle se retourna vers l'intérieur et Michel l'entendit crier :

– Toi, laisse-moi tranquille, mêle-toi de tes affaires.

Yamata murmura :

– Elle n'est pas seule.

Michel lui fit signe de se taire. La tête réapparut à la fenêtre.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda la pocharde.

– Maryse, j'ai lu dans les journaux le drame qui vient de se dérouler. Je veux aider Laurier...

– On a besoin de l'aide de personne.

– Mais vous savez que je suis détective privé. Laurier a adopté une curieuse attitude. Il ne semble même pas vouloir se défendre. Je suis certain de pouvoir faire quelque chose.

– Bon, bon, je vais lui ouvrir. Mais moi, j'sais rien, j'dis rien...

Elle s'adressait sans doute à la personne qui était à ses côtés. La voix s'éteignit et, bientôt la porte d'entrée s'ouvrit.

Maryse n'était pas belle à voir. Elle avait glissé ses pieds dans une vieille paire de pantoufles. Elle ne portait pas de bas. Comme

vêtement, elle n'avait qu'un sale déshabillé qui lui arrivait à peine aux genoux. Un cordon retenait le vêtement à la taille. Comme il était mal refermé, il était facile de constater qu'elle ne portait rien d'autre en dessous.

– J'en ai assez, moi de toutes ces questions. La police est venue et j'ai rien dit. Je sais rien et je parlerai pas. Je regrette qu'une chose, c'est d'avoir pas sacré mon camp d'ici... Je savais que cet infirme-là, il ne m'apporterait que des troubles.

Michel la repoussa assez rudement et entra dans la maison suivi de Yamata.

– Vous devriez avoir honte de parler de la sorte. Vous disiez aimer Laurier. Au lieu de l'aider, vous ne pensez qu'à vous saouler la gueule !

Maryse se mit à rire :

– Moi, quand je bois, j'oublie tout. Hé, qui c'est cette fille-là ? C'est-y parce que j'ai trop bu. Ou bien si c'est une Chinoise ?

– C'est mon amie, Yamata, elle est Japonaise !

Elle s'accrocha pratiquement à Yamata :

– C'est vrai, t'es Japonaise, toi ? Hé, tu sais ce que les chiens de ton pays disent quand ils se rencontrent ? Ils disent... Jappons !

Et elle se mit à rire comme une véritable détraquée.

– Faut l'excuser, elle a un peu trop bu !

La silhouette d'un homme se détacha dans la porte de l'appartement qui servait de salon et de salle à dîner.

– Tu me reconnais, Mike ?

Il faisait réellement très sombre. Heureusement, l'inconnu étendit la main, tourna un commutateur et deux ampoules, suspendues à un bout de fil électrique, s'allumèrent jetant une lueur blafarde dans la pièce.

– C'est moi, Bertrand Girouard..., c'est vrai que ça fait des années qu'on ne s'est pas vus.

– Bertrand Girouard ! s'écria Michel. Mais oui, je te replace maintenant.

Et se tournant vers Yamata, Michel expliqua :

– Bertrand, Laurier et moi étions au collège, en même temps.

– Oui et j’ai toujours été un ami de Laurier, même quand le malheur l’a frappé, fit l’homme. Je peux même dire que je suis le seul de ses camarades de collègue qui a osé s’occuper de lui. J’dis pas ça pour toi, Mike. Je sais que si Laurier a une prothèse, c’est grâce à ton intervention. Mais si cette intervention était survenue immédiatement après son accident, Laurier ne serait pas rendu où il est aujourd’hui.

Maryse fit un grand geste de la main.

– Assoyez-vous. On n’a que deux vieux fauteuils, prenez-les. Bertrand et moi, on va s’asseoir sur une chaise près de la table. Je m’assois toujours près de la table. Y a moins de risque de renverser mon verre.

Bertrand se tourna vers elle.

– Tu ferais beaucoup mieux de te taire, puis tu as assez bu.

– C’est pas à toi cette boisson-là, c’est à moi et à Laurier. Si t’es pas content, prends la porte,

Bertrand. Va boire ailleurs ! Mais c'est pas facile quand on n'a pas un cent !

Michel fit signe à Yamata :

– Essaie de t'occuper d'elle. Tu sembles lui plaire. Moi, je vais causer avec Bertrand.

Et les deux hommes se retirèrent dans un coin de la pièce. Michel avait tiré une chaise et s'était assis en appuyant ses deux bras sur le dossier. Quant à Bertrand Girouard, il s'installa dans le fauteuil, juste en face.

– Tu continues toujours à les fréquenter ? demanda Michel en s'efforçant de ne pas élever la voix.

– De temps à autre. On est de bons amis.

– Tu sais ce qui s'est passé ?

– Non, je sais absolument rien. Laurier, depuis quelques semaines, semblait reprendre du poil de la bête. Je sais qu'il a recommencé à prendre des photos et il n'a pas perdu sa touche. Il en a vendu quelques-unes à des journaux. On a même fêté ça ensemble, tous les deux.

Michel savait fort bien que Bertrand Girouard

était un paresseux, vivant aux crochets de la société et cherchant à exploiter les rares amis qu'il lui restait.

– Tu sais qui est son avocat ? Tu as communiqué avec lui ?

– Non. Quand j'ai appris la nouvelle, j'ai décidé de venir ici. Maryse était seule. Les policiers sont arrivés. On a voulu lui poser des tas de questions. Moi, je leur ai dit de la laisser tranquille. Enfin, ils sont partis. Maryse avait une bouteille, on a bu, on a mangé..., on a bu encore un peu et t'es arrivé.

Ils avaient donc noyé leur chagrin durant plusieurs heures.

– Je suppose que tu as parlé avec Maryse ?

– Oui, mais elle sait rien. Hier soir, Laurier avait quelqu'un à voir, un client ou quelque chose du genre. Il est parti, elle ne l'a pas revu, c'est aussi simple que ça.

Michel se leva lentement :

– Dis-moi, tu crois Laurier capable de tuer un homme ?

Bertrand haussa les épaules :

– S’il a bu, c’est possible. Il aimait ça prouver à tout le monde qu’il avait énormément de force dans sa prothèse.

Michel s’approcha de la table. Yamata tentait d’alimenter la conversation mais Maryse semblait vouloir dormir.

– Maryse, regardez-moi, fit le détective. Je ne suis pas de la police. Je ne veux que votre bien. Demain, je causerai avec Laurier. Mais il semble entêté. Pour le convaincre de réagir, il faut que j’en sache plus long. Qui est l’homme qu’il devait rencontrer ?

Elle leva légèrement la tête.

– J’sais pas.

– Pourtant, il devait vous tenir au courant de ses affaires ?

Voulant faire un geste de la main, Maryse renversa le verre qui se trouvait sur la table et le liquide coula sur son déshabillé. Yamata voulut l’aider, mais elle la repoussa.

– C’est pas grave.

Elie entrouvrit son déshabillé et passa la main pour éteindre le liquide qui coulait sur ses seins. Hormis ce déshabillé, elle ne portait pour tout vêtement qu'une paire de culottes défraîchies. Elle se mit à rire bêtement :

– Excusez-moi, messieurs, dames, mais j'ai pas eu le temps de m'habiller.

Avant qu'elle ait pu refermer son vêtement, Michel eut le temps de remarquer que la fille était assez bien faite.

– Qu'est-ce que tu m'as demandé le grand ? fit la femme en se tournant vers le détective.

– Laurier a dû vous dire où il allait, qui il rencontrait ?

– Non. Il fait ce qu'il veut et moi aussi. Il a promis de m'acheter une couple de belles robes, de me faire donner une permanente. Il veut que j'aie l'air bien.

Puis, se penchant vers Yamata, elle lui souffla presque dans la figure :

– C'est pas pour lui qu'il me veut belle. Non, oh non ! Il sait bien que plusieurs hommes

paieraient pour passer quelques heures avec moi, pas vrai, Bertrand ? Toi, la « Jaune », tu dois rapporter pas mal à ton gars. Les hommes, ça aime ça les filles avec des yeux « cochons » comme les tiens.

Michel comprit qu'il était inutile de vouloir questionner Maryse. Enfin, il n'aimait pas du tout qu'on insulte la femme qu'il adorait.

– Surveillez vos paroles, dit-il d'un ton qui se voulait menaçant. Au lieu d'insulter ceux qui ne demandent qu'à vous aider, vous devriez vous dégriser. C'est pas en vous enivrant et en faisant l'amour avec le supposé meilleur ami de Laurier...

Brusquement, Bertrand Girouard s'approcha :

– Attention à ce que tu vas dire, Beaulac !

– C'est sûrement pas pour jouer dans la neige qu'elle s'est vêtue de cette façon-là, répliqua Michel.

Yamata en avait assez. Elle craignait que les choses tournent mal.

– Allons-nous-en, Michel !

– Oui, c’est ce que vous avez de mieux à faire, ajouta Bertrand.

Michel donna un coup de poing sur la table.

– Mais sacrement ! Vous vous rendez pas compte de la situation ? Laurier va peut-être finir ses jours en prison et vous ne faites rien pour l’aider.

Maryse se mit à rire comme une imbécile.

– J’irais bien lui rendre visite derrière les barreaux, mais tu me vois arriver au poste ? C’est moi qu’on enfermerait !

– Demain, fit Michel, j’irai voir Laurier.

– Fais donc ça, Mike. Nous, on peut pas l’aider, mets-toi à notre place. On ignore tout ce qui s’est passé. Tout ce que je peux faire, c’est de protéger Maryse de mon mieux.

Et en disant ces paroles, Girouard s’approcha de la jeune femme et la serra légèrement dans ses bras.

Yamata murmura :

– Viens, Michel, partons, ils m’écoeurent !

Mais le jeune détective se plaça directement devant le couple.

– Maryse, vous en savez beaucoup plus long que vous ne voulez le dire. Pourquoi refusez-vous de protéger Laurier ? Je commence à me poser de sérieuses questions.

La femme cria d'une voix aiguë.

– Mais je sais rien, rien, rien, vous entendez ! Le type n'a sans doute pas voulu payer pour les photos et la bataille a pris et...

Brusquement, Girouard avait repoussé Maryse. Il la força à s'asseoir sur une des chaises entourant la table.

– Tais-toi, tu ne sais plus ce que tu dis.

– Une seconde, fit Michel. De quelles photos parliez-vous ?

– J'sais pas, murmura Maryse.

– Laurier devait vendre des photos à quelqu'un..., un autre journaliste peut-être ? Mais bon Dieu, parlez, dites quelque chose !

Soudain, Maryse se mit à sangloter.

– J’veux voir Laurier ! Je m’ennuie de lui, je veux le voir.

Elle criait à tue-tête. Bertrand lui passa la main dans le cou.

– Allons, allons, calme-toi.

Puis, se tournant vers Yamata et Michel :

– Vous avez vu ce que vous avez fait ? Toute la journée, j’ai tenté de la reconforter, j’avais presque réussi et toi, Mike, tu viens tout gâcher. Tu lui fais dire des choses qu’elle ignore, moi j’en ai plein le dos.

Il alla ouvrir la porte et le vent glacial pénétra dans la maison.

– Dehors, allez-vous-en tous les deux. Elle avait raison, jamais on aurait dû vous laisser entrer. Allons Mike, sors avec ta catin, sans ça...

Le grand Beaulac fit un pas en avant, en serrant les deux poings :

– Je ne sais pas ce qui me retient de te casser la gueule !

Yamata se plaça entre les deux hommes.

– Non, Michel, ne fais pas ça, allons-nous-en.

– Tu es un beau salaud, Girouard !

L'autre cria :

– Dehors ! Dehors !

Yamata tira Michel à l'extérieur et la porte se referma brusquement.

Le détective se rendit à sa voiture, s'installa au volant pendant que la jolie Japonaise prenait place à ses côtés.

Michel ferma la portière avec une telle force qu'il aurait pu briser la vitre.

– Allons, calme-toi ! Tu vois que monsieur Dumont avait raison. Tu n'aurais pas dû t'occuper de cette affaire.

La tête appuyée sur le volant, Michel ne semblait pas vouloir démarrer.

– Je te comprends, Pitou. Laurier était ton ami, mais il te faut l'oublier.

Michel se redressa :

– Jamais ! J'ai décidé de m'en occuper et je ne changerai pas d'idée. Laurier avait un rendez-

vous important, il devait vendre certaines photos. Il ne s'est certainement pas enivré avant de partir. Pourquoi a-t-il bu autant que ça en l'espace d'une heure ou deux ? Pour quelles raisons semble-t-il refuser de se défendre ? Enfin, pourquoi ses deux seuls amis ont-ils adopté cette attitude ? Ils craignent, tous les deux, d'être mêlés à une affaire... Je veux tirer ça au clair.

Yamata tenta de l'en dissuader.

– Tu ne t'attireras que des ennuis et si monsieur Dumont apprend que tu lui désobéis, tu risques ta place.

Michel eut un petit rire satanique.

– Il a beaucoup trop besoin de moi pour me mettre à la porte.

– Ne dis pas ça, tout homme se remplace. Ces temps-ci, le patron pose souvent des gestes, sans trop réfléchir. Ne risque pas de te le mettre à dos.

Mais en tournant la clef de contact, le grand Beaulac murmura :

– Demain, j'irai voir Laurier, que ça plaise ou non au Manchot !

Yamata décida de ne pas répliquer.

« La nuit porte conseil, songea-t-elle. Demain, il aura probablement changé d'idée. »

Et le lendemain matin, après avoir déjeuné, Michel et Yamata se dirigèrent vers les bureaux de l'Agence. C'est en cours de route que le détective recommanda à son amie :

– Ne parle pas de notre visite d'hier soir, n'est-ce pas ?

– C'est déjà oublié, mon grand. Comme monsieur Dumont le dit souvent, il faut faire confiance à la police officielle.

Mais à sa grande déception, Michel murmura :

– Aujourd'hui, il faudra que je trouve quelques minutes pour passer au centre de détention Parthenais. Laurier Poitras va recevoir ma visite !

IV

Le Manchot entre dans la danse

Michel s'écria :

– Avec tout le travail que vous me donnez, carabine, j'en aurai sûrement jusqu'à minuit !

Le Manchot répliqua :

– Faire de la collection, ça ne prend pas une éternité. Ne t'éternise pas lors des entrevues avec les clients. Si les causes sont intéressantes, tu les acceptes, sinon, tu les refuses. Si c'est pour un travail de protection, tu réfères ça à Landry. Enfin, si tu n'as pas le temps de tout faire aujourd'hui, tu continueras demain. À moins d'imprévu, tu n'as pas à travailler après cinq heures. J'ai souligné le travail qui doit être exécuté en priorité.

– Fort bien, patron, mais je vais vous

demander la permission de ne pas revenir à cinq heures. Yamata a des emplettes à faire ce soir, nous ne devons nous rencontrer qu'à sept heures. Je ferai mon rapport par téléphone. De cette façon, je sauverai au moins une heure.

Mais le jeune détective songeait :

À quatre heures, si je peux me libérer, je tâcherai de voir Laurier Poitras. »

– Entendu, dit le Manchot. Maintenant, cesse de discuter et au travail.

Après avoir embrassé Yamata, Michel quitta rapidement le bureau en lançant à son amie :

– Je t'appellerai au cours de la journée.

*

C'est vers dix heures qu'une femme se présenta aux bureaux de l'Agence.

Grande, assez jolie, elle était toute vêtue de noir. Elle pouvait avoir atteint la cinquantaine. Fort bien coiffée, elle annonçait tout de suite une

certaine distinction. Yamata se leva et alla au-devant d'elle.

– Madame, vous désirez ?

– J'aimerais rencontrer monsieur Robert Dumont.

– Vous avez pris rendez-vous ?

– Non. Il y a des circonstances, mademoiselle, qui parfois nous pressent. Dites à monsieur Dumont que c'est excessivement important.

Elle tendit une carte d'affaires.

– Je crois qu'il me recevra. S'il le faut, je suis prête à attendre une partie de la matinée.

– Assoyez-vous, je vais voir s'il peut vous recevoir.

La femme enleva sa jaquette de fourrure et l'accrocha à l'un des cintres qui pendaient à la patère. Yamata retourna à son bureau et décrocha le récepteur qui lui permettait de communiquer avec le grand patron.

– Il y a une dame qui désire vous voir. Elle n'a pas pris rendez-vous, elle dit que c'est important.

Elle m'a donné sa carte.

– Qui est-ce ?

Yamata jeta un coup d'œil sur la carte.

– Germain Houle, courtier. Ce doit être madame Houle, sans doute.

Le Manchot murmura : « Germain Houle, tiens tiens. »

Puis, il ordonna à Yamata :

– Dites-lui de patienter quelques minutes, j'ai deux ou trois appels téléphoniques à faire, ensuite, je la recevrai.

– Bien, monsieur.

Yamata se leva, se rendit au petit comptoir qui séparait la salle d'attente du grand bureau et transmit le message à la cliente.

– Je vous remercie, mademoiselle.

Une dizaine de minutes plus tard, après en avoir reçu la directive, Yamata faisait passer madame Houle dans le bureau du Manchot.

Ce dernier s'était levé pour accueillir sa visiteuse.

– Madame, je vous offre mes plus sincères condoléances. J’ai appris par les journaux le drame qui vient de vous frapper.

– Merci, monsieur Dumont.

Il la fit asseoir dans un des confortables fauteuils situés en face de son bureau.

– Que puis-je faire pour vous ? demanda le détective en retournant à sa chaise pivotante.

– Puisque vous avez lu les articles des journaux, vous savez que mon mari a été tué au cours d’une querelle par un homme qui était complètement ivre.

– En effet.

– Je ne connais pas ce Laurier Poitras qui a tué mon mari et je ne veux pas le connaître non plus. Je veux retenir vos services, monsieur Dumont, parce que je ne puis vivre dans l’incertitude, je veux savoir...

Elle s’arrêta de parler, mais le Manchot ne posa aucune question. Selon son habitude, il prenait bien garde d’interrompre un client. Livré à lui-même, le client parle toujours plus que si on

le coupe continuellement par des questions.

– C'est une assez longue histoire que je veux vous conter, monsieur Dumont. Mais je m'efforcerai d'être assez brève.

Le Manchot lui offrit à boire, mais la veuve refusa. Le détective s'empara de son bloc-notes et se prépara à prendre en résumé le témoignage de la femme.

– Je vous écoute, prenez tout le temps qu'il vous faudra, madame. Mais, tout d'abord, puis-je savoir votre prénom ?

– Emma. Germain et moi sommes mariés depuis vingt-huit ans, exactement. Il y a quelques années, j'ai hérité de la fortune de mes parents. Ça m'a permis d'aider Germain à s'établir en affaires.

Elle ajouta avec une certaine émotion dans la voix :

– J'avoue que mon mari m'a rendue très heureuse. Ce ne fut pas toujours le grand amour..., la passion... enfin, vous comprenez ce que je veux dire, n'est-ce pas ? Avec les années,

vous savez, une femme devient souvent très raisonnable, du moins, c'est mon cas. Parfois, il vaut beaucoup mieux se taire, fermer les yeux...

Elle cherchait ses mots. Il n'était jamais facile pour un client de se confesser devant un homme comme le Manchot. Aussi, le détective avait les yeux rivés sur son bloc-notes évitant de regarder ses interlocuteurs.

– Germain n'a jamais causé de scandales... Je sais que mon mari n'a pas toujours été un saint homme. Il y a quelques années, il a eu une aventure avec une de ses secrétaires. Je n'ai jamais oublié, même si j'ai pardonné. Depuis environ un an, mon mari me laissait croire que souvent, le soir, il avait des clients à rencontrer. Je sais que ce n'était pas la vérité.

Encore une fois, elle se tut. Puis voyant que le Manchot ne la questionnait pas, elle reprit son récit au bout de quelques secondes.

– Disons que j'ai mené ma petite enquête personnelle. Je ne suis pas d'un naturel jaloux, mais quand même. Vous avez déjà entendu parler de C.S.H.A. ?

– Non, jamais.

– C'est le Club sélect pour hommes d'affaires. Mon mari en faisait partie. Ce club est à caractère privé. Les hommes d'affaires ne peuvent y amener leurs épouses. Au début, j'ai cru que seuls les hommes étaient admis à ce club. Mais, j'ai découvert que ce n'était pas tout à fait le cas. Parfois, on y invite des dames. Je crois que vous avez suffisamment d'expérience de la vie, monsieur Dumont, pour deviner ce qui se déroulait à ce club.

Le Manchot avait fort bien compris.

– Au début, poursuivit la dame, j'étais offusquée. J'ai pensé poser des questions à mon mari, puis je me suis dit : « Après tout, ces hommes ne causent aucun scandale. Germain est très peu porté... sur la chose. S'il me trompe parfois, pourquoi en faire un drame ? Il me revient toujours, il me traite comme une reine. » Alors, j'ai fermé les yeux. Vous trouvez peut-être que j'étais bonasse, mais Germain me rendait heureuse malgré tout. Tous les ans, nous prenions plusieurs semaines de vacances. Mon mari

préparait lui-même nos voyages. Il m'a fait visiter toutes les îles du Sud, l'Europe et nous devions partir pour le Japon ce printemps. Au cours de ces voyages, je n'ai jamais rien eu à reprocher à mon mari. Il se conduisait comme un gentleman... plus que ça, comme un amant. De plus, il a toujours été plein d'attentions pour moi. Jamais il n'a oublié un anniversaire. Il ne se passait pas une semaine sans qu'il ne m'apporte des fleurs ou un autre petit présent. Oui, il m'a rendue très heureuse.

Elle ouvrit sa sacoche, en sortit un mouchoir qu'elle porta discrètement à ses yeux. Comme elle semblait avoir terminé cette partie de son récit, le Manchot décida d'aiguillonner la conversation.

– Si nous en venions au drame qui vient de survenir et au but de votre visite. Qu'attendez-vous de moi au juste ?

Elle remit son mouchoir dans son sac et reprit la parole.

– J'y arrive, monsieur Dumont. Depuis quelques jours, une ou deux semaines peut-être,

Je sentais mon mari très nerveux. Je lui ai demandé s'il était malade, mais il m'a simplement répondu : « Ce sont des soucis d'affaires, tout simplement. Ne t'inquiète pas, tout va bien, tout va finir par s'arranger. » Je compris qu'il ne voulait pas m'en dire plus long. Un soir, il a reçu un appel et m'a obligée à sortir du vestibule afin qu'il puisse parler seul. Quand je suis revenue le retrouver, il était très pâle. « Une mauvaise nouvelle, dit-il simplement, un ami qui est dans une situation difficile. Il faudra que je l'aide. » Je ne posai qu'une question : « Financièrement ? ». Il murmura : « Si ce n'était que ça. Mais ne t'en fais pas, je saurai lui porter secours. Tu m'excuses, Emma, mais c'est très personnel. Fais-moi confiance. » Je savais qu'il me cachait quelque chose de très grave. Il y a deux jours, il a téléphoné à l'un de ses amis. J'ignore exactement qui. J'ai entendu Germain dire : « Je passe te prendre dans quinze minutes. » Et il partit au volant de sa voiture. Il n'est jamais revenu.

Elle s'arrêta, des sanglots dans la voix l'empêchaient de continuer.

Le Manchot se leva, se rendit à son petit bar et versa du cognac dans un verre.

– Prenez ça, madame, ça va vous réconforter.

Elle leva ses yeux embués de larmes.

– Ce n'est pas trop fort ? Je n'ai pas l'habitude de boire.

– Mais non, prenez.

Elle grimaça en prenant une première gorgée. Elle posa son verre sur la petite table en vitre, placée à sa droite, puis poursuivit son récit.

– Ce soir-là, j'étais très inquiète. Comme je vous l'ai dit, parfois, le soir, mon mari rencontrait des clients ou du moins, c'est ce qu'il disait. Mais jamais il ne rentrait après minuit ou très rarement. Moi, ce soir-là, je me suis couchée vers dix heures. J'ai lu. À onze heures, j'ai fermé la lumière et je me suis endormie. Je me suis réveillée vers une heure trente. Germain n'était toujours pas là. Dehors, il neigeait légèrement et, tout de suite, j'ai pensé aux routes glissantes. Avait-il eu un accident ? J'ignorais le nom de l'ami qu'il avait appelé, autrement, je lui aurais

téléphoné. Je me suis levée pour jeter un coup d'œil par la fenêtre et, à ma grande surprise, j'ai vu la voiture de mon mari, stationnée devant la porte. Jamais Germain ne laisse sa voiture là, il la range toujours dans son garage. Tout de suite, j'ai deviné que c'était son ami qui avait ramené la voiture. À deux heures, je me suis habillée, j'étais morte d'inquiétude. Je suis allée à la voiture. La portière n'était pas verrouillée. J'ai regardé à l'intérieur, tout semblait normal. J'ai trouvé les clefs derrière le pare-soleil, du côté du conducteur. Je suis revenue dans la maison. Il devait être trois heures quand je me suis couchée. J'ai eu beaucoup de difficulté à m'endormir. C'est la sonnerie du téléphone qui m'a éveillée à six heures trente du matin. Je croyais reconnaître la voix de mon mari, mais c'est une autre voix d'homme qui a demandé Germain. « Mon mari n'est pas rentré ; dites-moi, êtes-vous le type qu'il est allé chercher, hier soir ? » L'homme hésitait à l'autre bout du fil. Il m'apprit alors qu'il était de la police et, tout de suite, j'ai compris que quelque chose de grave était survenu. C'est avec ménagement qu'il me dit qu'un homme avait été

victime d'une agression. On lui avait volé ses papiers, mais un détective disait avoir reconnu mon époux. Enfin, le policier finit par me dire que Germain était mort, qu'il avait été assassiné. Voilà, vous savez tout.

Lentement, le Manchot déposa son bloc-notes sur son bureau et se rapprocha de sa cliente.

– Vous m'avez dit ne pas connaître Laurier Poitras ?

– Je n'en ai jamais entendu parler. C'est par les journaux que j'ai appris le nom de l'assassin de mon mari.

– Car vous êtes persuadée que Poitras a tué votre époux ?

– Les policiers me l'ont affirmé. D'ailleurs, les deux hommes étaient seuls dans leur motel. C'est sûrement ce monsieur Poitras qui a fixé le rendez-vous à Germain. Jamais mon époux ne se rendait dans la région de Joliette, je suis certaine qu'il ne connaissait pas ce motel.

À son tour, elle se leva.

– Monsieur Dumont, fit-elle en s'approchant

du Manchot, je veux tout savoir. Si mon mari avait une maîtresse, s'il était victime de chantage, je veux qu'on me le dise. Vivre dans l'incertitude, c'est pire souvent que de connaître la vérité.

– Mais l'enquête que tiendront les policiers apportera probablement tous les éclaircissements.

– Non, du moins, c'est ce que j'ai compris. Ce monsieur Poitras semble admettre qu'il a tué mon époux. Il a dit aux policiers qu'il y avait eu discussion, querelle, qu'il avait trop bu, qu'il a perdu la tête. Il dit ne pas se souvenir exactement de tous les faits. Mais comme il admet sa culpabilité, les policiers ne pousseront pas l'enquête à fond. Ce Poitras ne veut pas dire pour quelles raisons il avait pris rendez-vous avec mon mari. « J'avoue que j'ai tué, que voulez-vous de plus ? Alors, fichez-moi la paix, je n'en dirai pas plus. » Voilà, selon un policier du nom de Fournier, ce qu'aurait déclaré l'assassin. Comme le détective possède tout ce qui est nécessaire pour faire condamner Poitras, on n'ira pas plus loin, mais moi... je veux savoir, vous entendez, je

veux savoir.

Pour la première fois depuis le début de cette longue entrevue, elle avait élevé la voix. Vaincue par l'émotion, elle se laissa tomber dans le fauteuil qui lui tendait les bras.

Après un moment de silence, le Manchot demanda :

– Vous avez mentionné le mot chantage, tout à l'heure. Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous fait croire que votre mari était victime d'un maître chanteur ?

– Deux choses, monsieur Dumont. Tout d'abord, cet appel mystérieux qu'a reçu mon mari et qui a semblé tant le bouleverser. Il m'a parlé d'un ami en difficulté, mais j'ai bien compris que c'est de lui qu'il s'agissait. Et deuxièmement, il y a le compte en banque. Je possède mon propre compte, mon mari également et il y en a un troisième pour le bureau de courtage. Enfin, nous avons ce qu'on appelle notre compte pour dépenses imprévues. Lorsque Germain faisait un surplus d'argent ou qu'il retirait des intérêts, il plaçait tout dans ce compte conjoint. Jamais je

n'ai fait de chèques sur ce compte et Germain non plus. Cet argent servait uniquement pour nos vacances, nos voyages...

Elle plongea la main dans son sac et sortit un livret de caisse.

– Comme ce compte est conjoint, en apprenant la mort de mon mari, j'ai voulu retirer tout ce que je pouvais. J'ai eu une forte surprise. Il y a trois jours, Germain a fait un retrait de dix mille dollars en argent. Il ne m'en a pas touché mot. Ordinairement, s'il encaisse une somme pour un voyage il la convertit immédiatement en chèques de voyage. Mais pas cette fois-ci, il n'en a rien fait. Il a même demandé au gérant de banque de lui donner des billets de vingt et de dix dollars. Il ne désirait que des petites coupures. Ce ne fut pas facile car dix mille dollars en billets de vingt, ça en représente cinq cents.

Le Manchot retourna à son bureau et ajouta quelques notes sur son bloc.

– Maintenant, vous comprenez pourquoi je veux savoir la vérité ? Si mon mari fut la victime d'un maître chanteur, qui vous dit que ce dernier

ne me poursuivra pas ? Monsieur Dumont, faites-moi votre prix. Je puis vous payer à l'avance, mais il faut que je sache la vérité.

Le détective prit un air très détaché en affectant de ne pas être touché par la question d'argent que soulevait la dame.

– Si j'accepte d'enquêter pour vous, madame, c'est avec ma secrétaire que vous discuterez d'entente et d'honoraires. J'avoue que votre histoire m'intéresse. D'un autre côté, il y a présentement enquête policière...

– Les détectives ne savent rien de l'histoire de mon mari. Ils ignorent tout du Club sélect et des amis de mon époux. Je n'ai pas du tout parlé de la voiture qui semble être revenue toute seule à la maison...

– L'homme que votre mari a rencontré ce soir-là, je parle de celui à qui il a téléphoné, vous êtes certaine que ce n'est pas le maître chanteur ?

– Oh non, c'est un ami. Quand il parle à un camarade, Germain n'a pas... n'avait pas du tout les mêmes intonations. Ce peut être Jocelyn

Brébœuf... ou encore Régent Dumoulin.

Immédiatement, le Manchot nota ces deux noms.

– Ils font tous deux partie du Club sélect. Souvent, quand il avait à sortir le soir, Germain les appelait. Il est fort possible qu’il s’agisse de l’un d’eux.

Soudain, Robert Dumont demanda :

– Mais, ces deux hommes, s’ils sont de grands amis de votre mari, ils ont déjà dû vous téléphoner pour savoir ce qui s’était passé, pour vous offrir leurs sympathies ?

– Régent Dumoulin a téléphoné tôt, ce matin, il venait de lire la nouvelle dans le journal. Quant à Jocelyn Brébœuf il n’avait pas encore donné signe de vie quand je suis partie de chez moi. Ce n’est que tard, au bulletin de nouvelles à la télévision, hier soir, qu’on a parlé de mon mari.

Robert Dumont s’assit à son bureau et décrocha le récepteur qui le mettait en communication avec sa secrétaire.

– Yamata, voulez-vous préparer une formule

d'entente pour enquête, au nom de madame Emma Houle. Elle vous donnera son adresse... Oui, comme à l'ordinaire.

Il raccrocha. Madame Houle se leva de son siège.

– Dois-je comprendre que vous acceptez d'enquêter ?

– Oui, madame.

– Vous allez me promettre une chose, monsieur Dumont. Que vous appreniez quoi que ce soit sur mon mari, je veux que vous m'en informiez. Si, par exemple, il a eu une conduite quelque peu infâme, je veux le savoir.

– Entendu, madame. Maintenant, il va vous falloir répondre à quelques questions précises sur messieurs Dumoulin et Brébœuf. Je vais commencer mon enquête par eux et je vais prendre des informations sur ce fameux Club « sélect ». Je pense que ce club a quelque chose à voir avec le décès de votre mari.

– Tout est possible.

Le Manchot prit note de tous les

renseignements nécessaires à son enquête. Madame Houle sortit enfin du bureau, s'entretint quelques minutes avec Yamata, signa un chèque, puis quitta l'Agence. Aussitôt, le Manchot sonna la Japonaise.

– Voulez-vous venir, Yamata ?

– Tout de suite.

Elle fut surprise de trouver son patron tout souriant.

– Michel est parti, n'est-ce pas ? J'aurais aimé lui poser quelques questions concernant son ami, Laurier Poitras, vous en a-t-il parlé ?

Yamata était dans ses petits souliers. Devait-elle tout dire au Manchot ? Elle savait fort bien que, tôt ou tard, Robert Dumont finirait par tout savoir.

– Nous sommes allés rendre visite à la petite amie de Monsieur Poitras hier soir. J'accompagnais Michel.

– Très intéressant. Dans ce cas, vous allez pouvoir me dire ce qui s'est passé.

– Rien... ou presque. La demoiselle ne sait pas

ce qui s'est passé. Monsieur Poitras ne la mettait pas au courant de ses affaires. Elle a admis qu'il buvait beaucoup et qu'il aimait faire voir que sa main droite était excessivement forte, je parle de sa prothèse.

Le Manchot conclut :

– Donc, Michel n'a rien appris de nouveau ?

– Non. Comme monsieur Poitras n'est pas un des clients de l'Agence, j'ai bien l'impression qu'il le laissera se débrouiller seul.

Le Manchot montra le journal du matin.

– D'autant plus que, selon les dernières nouvelles, l'affaire semble déjà classée. Poitras aurait fait des aveux. Il y aura enquête du coroner cet après-midi. Nul doute que Laurier Poitras sera tenu criminellement responsable de la mort de...

Dumont allait mentionner le nom de Houle, mais il se retint juste à temps.

– De la mort de cet homme, fit-il en désignant le journal. Il y aura ensuite comparution du prévenu et on l'accusera sans doute d'homicide involontaire lors de son enquête préliminaire.

Yamata avait hâte de sortir du bureau. Elle demanda :

– Y a-t-il autre chose de spécial ?

– Non, non, si Michel appelle, dites-lui que je désire lui parler.

– Fort bien, monsieur Dumont.

Comme Yamata allait sortir, le Manchot demanda :

– Candy est à son bureau ?

– Oui.

– Dites-lui qu'elle vienne me trouver immédiatement.

La jolie Japonaise alla prévenir Candy que le patron désirait la voir, puis elle retourna à son travail.

Le journal du matin était là, sur le coin de son bureau et elle n'avait pas encore eu le temps d'y jeter un œil. Mais elle savait maintenant qu'il y avait un article concernant Laurier Poitras.

Aussi, elle ouvrit le journal afin d'y jeter un œil.

– Ça, par exemple..., Germain Houle..., mais c'est elle..., c'est l'épouse de la victime qui vient de sortir d'ici, qui vient d'engager le patron. Il faut que je prévienne Michel.

Elle tenta de rejoindre le détective dans sa voiture mais personne ne répondit. Elle se servit alors du téléchasseur (« bell-boy »). Michel, en recevant le message, devait communiquer au bureau le plus tôt possible.

Le grand détective capta l'appel de Yamata, mais il décida de ne point entrer en communication avec son bureau.

Il est clair que le patron veut me tenir occupé toute la journée pour ne pas que j'enquête sur Laurier. Aussi, ce soir, je lui laisserai savoir que mon téléchasseur a été en dérangement toute la journée.

*

– Régent Dumoulin et Jocelyn Brébœuf. Nous allons enquêter sur eux, mais très discrètement.

La plantureuse Candy avait écouté attentivement le résumé que lui avait fait le Manchot. Elle était vaguement au courant du drame survenu dans un motel de la région de Joliette, car elle avait lu les articles des journaux.

– Si ces hommes se font de petites partouzes dans leur club privé, fit-elle, ce ne sont sûrement pas des anges. Pour une fille qui sait s’y prendre, il doit être facile de faire leur connaissance.

Le Manchot connaissait bien son assistante. Elle se savait aguichante et, quand elle voulait déployer toutes ses armes, rares étaient les hommes qui pouvaient lui résister.

Le détective repoussa brusquement son bloc-notes, se leva et d’un pas nerveux, il arpenta son vaste bureau.

– Seigneur, qu’est-ce que j’ai fait pour avoir de tels assistants ? Tu n’as absolument rien compris.

S’approchant de la blonde toujours assise dans un des fauteuils, il se pencha sur elle et, martelant chaque mot, il vociféra :

– Oublie que tu es une femme, oublie que tu es Candy, l'irrésistible. Tu vas suivre Brébœuf ce soir. Je t'ai donné son adresse. Il ne faut pas que tu te fasses remarquer...

– Je sais, je sais...

– Non, tu ne sais pas, coupa avec force le Manchot. Tu n'as pas à parler à Brébœuf, tu n'as pas à te déshabiller pour...

– Robert, vous exagérez !

Il poursuivit sa phrase comme si Candy ne l'avait pas interrompu.

– Accomplir le travail que je te demande. Je veux savoir où se trouve ce fameux Club sélect, un point, c'est tout. Si Brébœuf ne sort pas ce soir ou encore s'il a un rendez-vous d'affaires, tu recommenceras demain. C'est clair, non ?

Dumont s'éloigna et Candy en profita pour se lever.

– J'ai compris. Demain matin, vous aurez mon rapport. Il sera très court. Quelques mots seulement « Le Club sélect se trouve à tel endroit » ou « Brébœuf ne s'est pas rendu à son

club ». Je ne dois prendre aucune initiative, je ne dois pas chercher à savoir qui sont les hommes qui fréquentent ce club. Vous pourriez confier ce travail à n'importe quel idiot, il le ferait aussi bien que moi.

Et d'un pas décidé, elle se dirigea vers la sortie. Le Manchot, cependant, se plaça devant elle et lui mit ses deux mains sur les épaules.

– Allons, allons, ne t'emporte pas. Ces hommes qui fréquentent le club sont riches, puissants. Une seule erreur et nous pouvons dire adieu à l'Agence. Ta mission semble facile, mais elle est loin de l'être. Madame Houle nous a placés sur une tonne de dynamite et si quelqu'un allume la mèche, nous sauterons tous.

– J'ai compris.

Candy sortit du bureau de son patron. Elle allait traverser la salle d'attente lorsque Yamata l'arrêta :

– Qu'est-ce que tu as ? Tu sembles de mauvaise humeur.

– Si Robert continue à nous traiter comme des

enfants d'école, ce n'est pas un rapport sur mon travail qu'il recevra, mais ma démission.

Et c'est en claquant la porte qu'elle alla s'enfermer dans son bureau.

*

Michel avait lu dans les journaux que l'enquête du coroner devait débiter aux environs de deux heures.

« Ça finira sans doute vers quatre heures. Laurier sera tenu criminellement responsable. Son avocat cherchera sans doute à obtenir un cautionnement, mais Laurier n'a pas le sou. On le ramènera à Parthenais, puis plus tard, il prendra le chemin de la prison en attendant la date de son enquête. »

Il travailla avec célérité, s'arrêta rapidement à un « Harvey's » pour s'acheter un hamburger et des frites qu'il mangea tout en conduisant sa voiture. À quatre heures, il avait abattu une somme de travail considérable. Le Manchot ne

pourrait rien lui reprocher. Il se rapporta alors à Yamata.

– Ne laisse pas savoir au patron que je viens d'appeler. S'il demande si je me suis rapporté, tu diras que je ne l'ai fait que vers cinq heures. J'ai terminé mon travail et je vais tenter de rencontrer Poitras...

À deux ou trois reprises, Yamata essaya de l'interrompre mais Michel ne lui donnait pas la chance de placer un mot. Enfin elle put demander :

– Tu as terminé ?

– Oui.

– J'ai cherché à te rejoindre à plusieurs reprises. Pourquoi n'as-tu pas rappelé ?

Le grand Beaulac joua à l'innocent.

– Je n'ai reçu aucun message. Mon téléchasseur doit être encore défectueux. Je me disais aussi que ce n'était pas normal. Excuse-moi, j'aurais dû te téléphoner. Bon, je te laisse...

– Attends, Michel, c'est excessivement important. Le patron enquête sur le meurtre

commis par ton ami Laurier Poitras.

Le jeune détective sauta presque de joie.

– Ne me dis pas, torrieu, qu’il a compris que, rendre service de temps à autre, même si ça ne rapporte pas une fortune...

Yamata cria en japonais :

– Tais-toi !

Quand elle parlait dans sa langue maternelle, il était préférable pour Michel d’obéir.

– J’ignore exactement sur qui ou sur quoi il va enquêter, mais sa cliente, c’est madame Germain Houle, l’épouse de la victime.

– Tu es certaine de ça, toi ?

– Puisque je te le dis, j’ai rempli la fiche. J’ai pensé que monsieur Dumont avait accepté de travailler pour madame Houle afin d’accumuler les preuves contre ton ami, l’assassin, afin qu’il soit bel et bien condamné. Si toi, de ton côté, tu fais tout pour qu’il s’en tire le mieux possible, vous allez lutter l’un contre l’autre. Je tenais à te prévenir. Suis mon conseil, Michel, tu es mieux de ne plus te mêler de cette affaire, du moins, pas

avant d'en avoir discuté avec monsieur Dumont.

Mais le grand détective ne voulait pas abandonner la partie aussi facilement.

– Passe-moi le patron dans ce cas.

– Il est sorti pour la journée. Il ne reviendra pas à cinq heures. Lui et Candy travaillent également ce soir. Ils seront donc difficiles à rejoindre.

– Dans ce cas, je me débrouillerai. Nous nous reverrons ce soir, j'ignore à quelle heure je rentrerai.

Et il raccrocha.

« Bah, après tout, monsieur Dumont ne pourra certes pas me reprocher d'avoir causé avec mon ami. »

Mais une autre déception attendait le détective, lorsqu'il arriva aux édifices de la Sûreté du Québec, rue Parthenais, on lui apprit, non seulement que son ami avait été accusé et que l'affaire Germain Houle avait été différée, mais que son avocat avait immédiatement demandé qu'on libère son client sous caution.

L'officier expliqua à Michel :

– Tout indique qu'il s'agit d'un cas de légitime défense. Laurier Poitras n'a pas d'antécédents judiciaires. Le juge a décidé de le libérer jusqu'à l'enquête préliminaire sous un cautionnement de cinquante mille dollars.

Beulac esquissa un sourire. Laurier n'avait pas le sou, ses amis l'avaient presque tous abandonné, l'avocat avait perdu son temps en demandant cette caution.

– Puis-je le voir ?

– Qui ? Poitras ? Mais puisque je vous dis qu'il a été libéré sous caution.

Michel bondit :

– Qu'est-ce que vous dites ? Mais qui a pu verser cinquante mille dollars pour le faire libérer ?

– Des dirigeants de deux journaux étaient prêts à verser cette somme. Poitras a été un excellent journaliste. On désirait l'exclusivité de son histoire. J'ignore quel journal a versé la caution, mais je peux vous assurer qu'il est libre depuis

environ une demi-heure.

Michel ne s'attarda pas aux bureaux de la Sûreté. Poitras était, soit avec ceux qui l'avaient fait libérer, soit à la maison de ferme dans la région de Joliette.

« Et j'ai l'impression qu'avant d'accorder une entrevue, il a voulu revoir Maryse, savoir ce qu'elle avait dit aux policiers. Il n'ira sûrement pas faire de déclarations avant d'être au courant de tous les faits. »

Se rendre immédiatement à la maison de ferme, c'était pour Michel la seule solution plausible. Tôt ou tard, Poitras irait retrouver Maryse.

« Et si je tarde trop, je serai pris dans l'intense trafic de la fin d'après-midi. Je n'ai pas une seconde à perdre. »

Déjà, lorsqu'il atteignit le boulevard Métropolitain, cette artère était passablement congestionnée. Il passait cinq heures quinze lorsqu'il quitta la route principale après avoir traversé le pont du bout de l'île.

Il s'engagea sur l'ancienne route qui traversait toutes les petites localités avant d'arriver à Joliette.

C'est à six heures moins quart qu'il stationnait sa voiture devant la vieille maison de ferme. Il alla frapper à la porte, mais personne ne répondit.

« J'ai peut-être mis trop de temps. Laurier a pu venir ici, prendre Maryse et retourner à Montréal, surtout s'il était accompagné d'un ami ou de son avocat. »

Beulac allait retourner à sa voiture mais avant de quitter les lieux et selon une habitude qu'il avait prise, il tourna la poignée de la porte de la maison. La porte n'était pas verrouillée. Il se glissa dans l'entrée et cria :

– Il y a quelqu'un ici ?

Personne ne répondit.

« Si j'en profitais pour jeter un coup d'œil dans cette cambuse. Laurier a recommencé à prendre des photos... Maryse a parlé de photographies, je peux peut-être découvrir un indice important qui pourrait l'aider. »

Il traversa le vieux salon. Un escalier qui menaçait de s'effondrer menait au second étage, là où devaient se trouver les chambres. Avant de monter au deuxième, il décida de jeter un coup d'œil dans la cuisine.

Tout traînait. Il y avait de la vaisselle sale dans le lavabo, de la nourriture qu'on avait négligé de placer dans le réfrigérateur, deux sacs remplis de débris, un tout qui devait couper l'appétit à celui qui osait prendre place à la table.

« Y a rien à voir ici. »

Il allait sortir de la pièce lorsqu'il se rendit compte que la porte, séparant la salle à dîner de la cuisine ne s'était ouverte qu'à moitié. Michel jeta donc un coup d'œil derrière le battant.

Recroquevillée sur elle-même, Maryse était au sol. Il y avait du sang autour d'elle. Elle avait dû se traîner sur le vieux plancher dans le but d'atteindre la porte.

Elle était morte, blessée par plusieurs coups de couteau.

« Non, non, c'est pas possible ; sitôt libéré, il

serait venu ici dans le but de tuer Maryse. »

À ce moment précis, une voix résonna :

– Ne bougez pas, les mains en l’air, vite, obéissez, appuyez-vous contre le mur.

Michel, plus blême qu’un drap d’hôpital, se retourna. Deux hommes, en civil, armés de revolvers, le tenaient en joue. Aucun doute possible, ces deux individus devaient être des policiers.

Michel Beaulac s’était placé dans une situation précaire.

« Sacrament, pensa-t-il, si je me tire de là, il ne me restera plus qu’à donner ma démission à l’Agence du Manchot. »

V

Un homme traqué

Le détective Fournier avait rapidement enlevé l'arme que possédait Michel Beaulac.

– Maintenant, vous allez nous expliquer votre présence ici, fit Jutras après avoir vérifié l'identification du détective.

– C'est très simple. Laurier Poitras et moi sommes des amis d'enfance. Je suis détective privé, je travaille pour Robert Dumont, le Manchot. J'ai appris cet après-midi que Laurier avait été libéré sous caution, alors j'ai décidé de venir ici pour le rencontrer, lui offrir mon réconfort. Il n'y avait personne, la porte était entrouverte. Je suis entré et je venais tout juste de faire cette macabre découverte lorsque vous avez fait votre apparition.

Et s'efforçant de rire, Michel ajouta :

– J'espère, messieurs, que vous ne croyez pas que c'est moi qui l'ai tuée ?

Fournier et Jutras se regardèrent. Ce fut ce dernier qui répondit.

– Toi, Beaulac, tu as fait partie de la police municipale, à Montréal. Tu dois savoir que, quand on est membre d'un corps officiel, on n'aime pas que des amateurs viennent mettre leur nez dans nos enquêtes. Cette fille est morte depuis quelques minutes, elle a eu le temps de se traîner sur le sol... si tu l'avais tuée, tu serais un joli imbécile pour être resté sur les lieux du crime aussi longtemps.

Michel poussa un soupir de soulagement. Un poids de cent livres venait de se détacher de ses épaules.

– Puis-je maintenant vous demander ce que vous, vous êtes venus faire ici ? osa-t-il demander aux deux policiers.

Ce fut Fournier qui répondit :

– Compte-toi chanceux qu'on ne décide pas de

t'amener à Joliette avec nous pour te poser plus de questions.

Et se tournant vers Jutras, il lui ordonna :

– Va à la voiture, demande qu'on nous envoie du renfort. On va fouiller la cabane de fond en comble. Lance un avis de recherche pour Poitras. On n'aurait jamais dû remettre ce maniaque en liberté.

Jutras sortit immédiatement de la maison.

– Si je comprends bien, dit Michel au détective Fournier, vous croyez que c'est Poitras qui a assassiné son amie ?

– Qui voulez-vous que ce soit ? Nous savions qu'il reviendrait ici. Nous, pour terminer notre enquête, on voulait savoir pour quelles raisons il avait fixé rendez-vous à Houle dans un motel et pourquoi les deux hommes s'étaient-ils querellés ? Tout ça n'est pas très clair. La fille en savait long, elle aussi, mais elle refusait de parler. Aussi, quand nous avons appris que Poitras avait été remis en liberté, nous avons décidé de revenir ici, d'interroger Poitras devant son amie. Quand

ils sont deux, il arrive souvent qu'ils se contredisent. Malheureusement, on a trop tardé.

Mais Michel s'écria :

- Vos déductions sont complètement erronées.
- Tiens, tiens, le détective privé qui veut se montrer plus intelligent que tous les autres.
- Ça ne fait pas deux heures que Poitras a été remis en liberté. Il se serait fait conduire ici, par son avocat ou encore un ami. Il aurait dit à son chauffeur : « Attends-moi devant la porte, ce ne sera pas long, je vais zigouiller la Maryse et je reviens. » Ça ne tient pas debout. Et si Poitras avait décidé de venir ici, soit en taxi ou en autobus, il n'aurait pu s'en retourner. Non, non, c'est illogique.

Fournier prit un ton sarcastique :

- Si vous êtes un tel ami pour Poitras, vous auriez dû suivre ses activités d'un peu plus près. Il y a à peine un mois, il a réussi à obtenir son permis de conduire. Il n'avait pas l'argent pour s'acheter une voiture, mais qui nous dit qu'il n'a pas emprunté celle d'un ami après avoir été libéré

de Parthenais ?

Jutras reparut.

– L’avis de recherche est lancé immédiatement. On va nous envoyer une équipe.

Michel alors proposa :

– Et si vous tentiez d’entrer en communication avec l’avocat de Laurier, maître... Il fit mine de chercher le nom. Les journaux ne l’avaient pas mentionné.

– Vous ne m’apprendrez pas mon boulot. Beulac, fit rudement Jutras. J’ai appelé au bureau de maître Larivière. Il était absent. Il va communiquer avec la Sûreté sitôt que sa secrétaire l’aura rejoint.

– Avez-vous encore besoin de moi ? demanda l’assistant du Manchot.

Les deux policiers échangèrent quelques propos à voix basse.

– Comptez-vous chanceux que nous vous laissions partir, Beulac. Au fait, c’est votre patron qui a convaincu Poitras de se procurer une prothèse ? demanda Jutras.

– Oui, ça pouvait lui permettre de travailler.

– Ça lui a surtout donné la force pour tuer quelqu'un. Un petit conseil, Beaulac, laissez la police s'occuper de Laurier Poitras. Vous ne pouvez l'aider en aucune façon.

– Michel ne s'attarda pas une seconde de plus, heureux de s'en tirer à si bon compte.

Il grimpa dans sa voiture et, immédiatement, un petit son strident se fit entendre. Son appareil, qu'on appelle communément « bell-boy » était resté sur le siège de sa voiture. Quelqu'un cherchait à entrer en communication avec lui. Il devait rejoindre la téléphoniste au plus tôt.

Le détective prit cependant le temps de mettre une certaine distance entre la maison de ferme et sa voiture. Il se stationna enfin à l'entrée d'un petit village et communiqua avec le central téléphonique.

– Monsieur Beaulac, vous devez téléphoner à mademoiselle Yamata le plus tôt possible, à l'Agence de détectives « Le Manchot ».

– Merci.

Michel regarda sa montre.

– Carabine ! Qu'est-ce qui peut bien se passer ? À cette heure-là, elle n'aurait pas encore quitté le bureau ?

Il signala le numéro et fut fort surpris de reconnaître la voix de la Japonaise au bout du fil.

– Enfin, c'est toi, Michel !

– Dis donc, tu n'avais pas des emplettes à faire, toi ? Tu ne devais pas dîner « en ville » ?

– Oui, oui, mais ça n'a aucune importance. J'essaie de te rejoindre depuis près d'une demi-heure. Tout d'abord, j'ai été retardée par un surplus de travail apporté par monsieur Landry.

Le détective Landry s'occupait de la section « agents de sécurité ».

– Il a décroché un nouveau contrat et avait une dizaine d'hommes à rejoindre. Je devais partir lorsque tu as reçu un appel. Un homme qui refusait de donner son nom. Il voulait te parler, c'était très urgent. Je lui ai dit qu'à cette heure-là, les bureaux de l'Agence étaient fermés, mais que nous habitons ensemble et que je pourrais

transmettre un message. Eh bien, cet homme, c'était Laurier Poitras et il veut te voir, le plus tôt possible.

Michel était paralysé par la surprise. L'homme qu'il recherchait depuis deux jours avait voulu communiquer avec lui.

– Mais où est-il ?

– Tout ce que je possède, c'est un numéro de téléphone, je vais te le donner.

Michel ne pensa même pas à remercier Yamata. Sitôt qu'il eut le numéro, il raccrocha le récepteur pour le reprendre aussitôt. Quelques secondes plus tard, une voix d'homme se fit entendre.

– Allô !

– Je voudrais parler à monsieur Laurier Poitras.

– Je regrette, il n'y a pas de monsieur Poitras ici, vous avez dû vous tromper de numéro.

Pourtant, l'interlocuteur de Michel ne raccrochait pas. Il semblait attendre autre chose.

– Je suis Michel Beaulac, on m’a demandé de...

– Un instant, monsieur Beaulac. Quelques secondes s’écoulèrent et, cette fois, ce fut Laurier Poitras lui-même qui répondit.

– Michel, faut qu’on se voie. Tu sais ce qui m’est arrivé, n’est-ce pas ? J’ai pensé, dans un moment de folie, avoir tué quelqu’un. Mais j’ai réfléchi depuis hier. Mon bras, ma prothèse...

– Qu’est-ce qu’elle a ?

– Elle ne fonctionne plus, j’arrive plus à plier mes doigts. Et puis, ce coup sur la tête, je l’ai reçu lorsque je suis allé ouvrir la porte du motel... et je n’avais pas bu une goutte...

Beaulac cria :

– Oh ! Une seconde, Poitras ! Pas si vite, je ne comprends pas un mot de ce que tu dis. Je suis complètement perdu. Mais sache bien une chose, j’ai voulu m’occuper de toi. Je devais passer te voir cet après-midi quand j’ai su qu’on t’avait libéré sous caution. Alors, je me suis rendu à ta ferme, à Joliette. Dis-moi franchement, Laurier,

après avoir été libéré, qu'est-ce que tu as fait ?

– Tout d'abord, on voulait que je me rende au journal, mais j'ai refusé. J'ai appelé un ami, Vincent Soucy. Je l'ai connu à l'Institut, nous sommes demeurés de grands amis. Je voulais qu'il regarde ma prothèse. J'ai pris un taxi pour me rendre à son appartement. Je suis chez lui depuis ce temps.

– Tu me jures que tu n'as pas quitté ton ami ?

– C'est-à-dire que... nous n'étions pas ensemble. Vincent devait s'absenter. Il a mis la clef sous le paillason à l'entrée de son appartement. Je l'ai attendu. Il vient à peine d'arriver. Il va jeter un coup d'œil sur ma prothèse. Mais pourquoi me poses-tu ces questions, Mike ?

Michel lui recommanda :

– Surtout, sois calme. Maryse..., je l'ai trouvée... enfin, il lui est arrivé quelque chose.

– Un accident ? demanda Laurier au bout de quelques secondes.

– Pire que ça. On l'a tuée !

– Quoi ?

Il y eut un long silence, puis Michel entendit les murmures. Laurier devait échanger quelques paroles avec son ami. Enfin, il s'adressa à Beaulac.

– Je suppose que la police croit que c'est moi qui l'ai tuée ?

– On a lancé un avis de recherche. On tente de joindre ton avocat. Essaie de comprendre les policiers, Laurier...

L'autre lança d'un ton amer :

– Je les connais trop bien, les salauds. Quand ils tiennent une proie, ils ne la lâchent plus. Il faut que je décampe au plus tôt. Je n'ai plus aucune chance de m'en tirer.

– Non, Laurier, non.

Michel ne voulait surtout pas que son ami prenne la fuite.

– Écoute-moi bien, personne ne sait que tu es présentement chez un ami. Donne-moi l'adresse de ce monsieur...

– Soucy, Vincent Soucy.

– Je vais te rejoindre immédiatement. Surtout, Laurier, ne bouge pas de là ! Tu me fais confiance, n'est-ce pas ? Tu ne crois pas que je vais prévenir les policiers, leur dire où tu te caches ?

Postras murmura :

– Je ne sais plus où donner de la tête moi. La chance me souriait enfin et voilà que tout se gâche ! Je me demande parfois si je ne ferais pas mieux d'en finir, une fois pour toutes, avec cette chienne de vie.

L'ex-journaliste se sentait comme une bête traquée, prise au piège qui n'a plus aucun moyen pour se libérer.

– Donne-toi une dernière chance, Laurier et...

Soudain, Michel sursauta. « Comment se fait-il que je n'aie pas pensé à lui plus tôt ? »

Et brusquement, il demanda à Postras :

– Dis-moi, tu fais confiance à Bertrand Girouard, toi ?

– Pourquoi me demandes-tu ça ?

– J’ai trouvé Bertrand chez toi, hier soir, en compagnie de Maryse. Elle avait beaucoup bu. Bertrand m’a presque mis à la porte...

– C’est une assez longue histoire, Mike. Je ne peux pas te raconter tout ça au téléphone...

– Mais tu ne comprends pas ce que je veux te dire ? C’est peut-être Bertrand qui a tué Maryse et qui...

– Non Mike, tu es dans l’erreur. Si la situation n’était pas si grave, tu me ferais rire.

– Tu vois bien qu’il faut qu’on se rencontre au plus tôt ?

Enfin, Poitras se décida à lui donner l’adresse de son ami.

– 6981 rue De Lanaudière, au coin de la rue Bélanger.

– Bon, je serai là dans moins d’une heure. Compte sur moi et surtout, ne fais pas la bêtise de vouloir fuir.

Michel raccrocha, remit sa voiture en marche

et fonça en direction de la métropole.

*

– J’aimerais parler à monsieur Régent Dumoulin, s’il vous plaît.

– Un instant.

Et la voix de la jeune fille appela :

– Papa, c’est pour toi.

– Oui, qu’est-ce que c’est ?

– Monsieur Dumoulin, vous ne me connaissez pas, mon nom ne vous dirait rien. Mais j’ai quelque chose de très intéressant à vous proposer...

– Écoutez mon ami, je n’ai pas de temps à perdre, moi. Si vous avez réellement à discuter d’affaires, téléphonez à ma secrétaire demain matin, vous lui direz pour quelles raisons vous désirez me rencontrer et, si elle le juge à propos, elle vous fixera un rendez-vous.

– Attendez, je ne peux pas vous rencontrer le

jour. Si vous me le permettez, dans moins d'une heure, je serai chez vous et notre entrevue ne durera que quelques minutes.

– Ce soir, j'ai à sortir. D'ailleurs, je ne discute jamais avec des inconnus. Joignez ma secrétaire, c'est tout.

Et la ligne fut coupée. Le Manchot, le sourire aux lèvres, déposa le récepteur de l'appareil placé sur la table de chevet près de son lit, dans son petit meublé de trois pièces.

– Il sort ce soir. Alors, je ne perdrai pas mon temps à surveiller inutilement sa maison.

Il était à peine six heures. Il avait tout le temps pour se rendre à la riche demeure de Dumoulin. Cette maison était située sur le flanc du Mont-Royal.

– Il ne quittera sûrement pas son logis avant sept heures.

À six heures et demie, la voiture du Manchot était stationnée non loin de la propriété de l'homme d'affaires. De son poste, le détective pouvait apercevoir l'entrée de la maison et la

porte du garage.

– Je n’ai jamais vu ce Dumoulin, mais je sais qu’il a une fille de vingt ans et un fils de dix-huit ans. Je ne devrais pas me tromper.

Il était tout près de sept heures lorsqu’un homme sortit de la maison et se dirigea rapidement vers une petite voiture sport stationnée dans le chemin asphalté qui semblait faire le tour du domaine. S’emparant de ses lunettes d’approche, le Manchot se rendit compte qu’il s’agissait d’un tout jeune homme, probablement le fils Dumoulin. La voiture sport démarra en trombe.

Ce n’est que vingt minutes plus tard que la porte du garage s’ouvrit automatiquement et qu’une voiture de marque Cadillac recula lentement. Un homme d’un certain âge était au volant. « C’est sûrement lui, songea le Manchot. »

Il attendit que la voiture se soit quelque peu éloignée afin de pouvoir la suivre de loin. Il risquait d’attirer l’attention, car la circulation n’était pas intense et, même s’il passait à peine

sept heures, à cette période-ci de la saison, il fallait allumer ses phares.

Heureusement, la voiture n'alla pas loin. Bientôt, elle se stationna dans la vaste entrée d'une autre maison, un cottage, tout aussi grand, tout aussi riche que celui de Dumoulin. Trois autres voitures étaient rangées dans la même entrée.

« Se pourrait-il que ce fameux Club "sélect" se soit installé à deux pas des demeures de ces riches hommes d'affaires ? Sûrement pas. Dumoulin est probablement venu retrouver des amis. »

Le Manchot sursauta en entendant frapper discrètement dans la fenêtre de la portière avant, côté du passager, de son automobile.

– Comment, c'est toi ? murmura-t-il à peine revenu de sa surprise.

Candy s'était glissée à côté de lui. Elle portait une paire de pantalons de couleur foncée, un chandail à col roulé et un manteau de cuir. Jamais le détective ne l'avait vue aussi sobrement vêtue.

– On se retrouve, murmura-t-elle. J’ai suivi Brébœuf. Il est venu directement ici. Depuis que je fais le guet, deux autres voitures sont arrivées. Nous sommes probablement en face du Club sélect.

Le Manchot n’était pas de cet avis.

– Je ne crois pas, j’ai vu sortir un enfant par derrière la maison, il y a à peine quelques secondes. Tiens, regarde, voici l’enfant à nouveau... cette fois, une femme le suit. Non, ce n’est pas le club, mais c’est quand même une réunion importante. Une chose est certaine, deux de ces hommes sont des amis intimes de la victime. Houle, selon son épouse, aurait été la victime d’un maître chanteur. Il s’est peut-être confié à ses amis. Si tel est le cas, tous ces hommes craignent peut-être que le sort d’Houle leur soit également réservé.

– Ou encore, ces amis ont peut-être une petite réunion intime pour discuter d’affaires, tout simplement.

– Fort possible. Si seulement on pouvait écouter la conversation, on serait fixé.

Le Manchot examinait les voitures avec sa lunette d'approche. « Non, je suis trop loin. »

– Qu'est-ce qu'il y a ? questionna Candy.

– Je voulais capter les numéros de plaque de ces automobiles. Ça aurait pu nous être utile.

– Bougez pas d'ici, je vais m'approcher et les prendre en note.

– Attention de ne pas te faire remarquer.

Candy sortit de la voiture et se dirigea vers la maison. Elle marchait assez rapidement, regardant droit devant elle. Ce n'est que lorsqu'elle fut tout près de l'entrée qu'elle s'arrêta brusquement, comme si elle avait eu de la difficulté avec un de ses souliers. Elle s'appuya contre un arbre et retira son soulier droit qu'elle secoua. « C'est habile, songea le Manchot. » Quelques secondes plus tard, elle reprenait sa marche. Mais, à ce moment-là, un homme surgit derrière une des voitures et la saisit au bras.

Le détective ne comprit pas la conversation engagée entre le couple, mais l'inconnu tenait à la main un objet qui semblait être un revolver.

Dans sa lunette d'approche, le Manchot s'aperçut que l'homme venait d'arracher à Candy un calepin qu'elle tenait à la main. Il la poussa vers la riche demeure. La blonde acolyte du Manchot était tombée dans un piège. « Mais pourquoi ces hommes ont-ils caché un garde près de la maison ? Qu'est-ce qu'ils craignent ? Qu'ont-ils à se reprocher ? Il faut absolument que je trouve un moyen de porter secours à Candy. »

*

Lorsque Michel sonna à la porte de la maison de la rue De Lanaudière, on n'ouvrit pas tout de suite, mais il vit un des rideaux bouger. Ceux qui habitaient là ne voulaient pas avoir de visiteurs importuns ; ils en vérifiaient l'identité. Enfin, la porte s'entrouvrit.

– Entrez, monsieur Beaulac.

L'homme qui venait d'ouvrir n'avait pas trente ans. Il était fort bien vêtu, avait une figure sympathique et sa tenue dénotait une certaine

éducation.

Le logis n'était pas grand, trois petites pièces seulement, une chambre, un salon et une cuisine. Laurier Poitras était assis au salon. Michel eut peine à reconnaître son ami. Il portait un beau complet, ses cheveux avaient été taillés, il s'était laissé pousser une petite moustache, ses souliers étaient neufs ou presque. Ce n'était plus le clochard qu'il avait rencontré en compagnie du Manchot.

La prothèse de Poitras reposait sur une petite table, au centre de la pièce.

– Salut, Mike, je te présente un ami, Vincent Soucy.

Le jeune homme serra la main de Michel.

– J'ai beaucoup entendu parler de vous par monsieur Poitras. Détective privé, ce doit être un travail passionnant.

Poitras s'était levé et avait retiré son gilet. Il retroussa la manche droite de sa chemise.

– Tu permets, Mike ? Vincent a pu réparer ma prothèse.

– Un fil seulement, murmura Soucy.

Laurier installa son membre artificiel, remua la main et ses doigts se refermèrent.

– Parfait, tout est en ordre. Merci, Vincent.

Michel, voulant alléger la tension qui montait lentement dans la pièce, demanda au jeune Soucy :

– Vous connaissez les prothèses ?

– Je voulais devenir physicien. J’ai fait un séjour à l’Institut de réhabilitation. C’est là que j’ai connu Laurier et j’ai décidé de l’aider à remonter la pente.

Le journaliste s’empressa d’ajouter :

– Disons que nous nous sommes aidés mutuellement, car toi non plus, tu n’en menais pas large.

Soucy haussa les épaules :

– Bah, laissons mon histoire de côté, ça n’intéresse sûrement pas ton ami.

Postras aussitôt, s’approcha de Michel :

– Mike, qu’est-ce que je vais faire ? Qu’est-ce

que je vais devenir ? Non seulement on va me condamner pour l'assassinat de Houle, mais on va m'accuser d'un second meurtre que je n'ai pas commis. Je te jure que je n'ai pas tué Maryse. Je suis venu directement ici en quittant les bureaux de la police provinciale.

Michel gardait un calme étonnant. Il fit signe à Poitras de s'asseoir et en fit autant en prenant place sur le divan.

– Tout d'abord, tu vas me raconter tout ce que tu sais. Ensuite, nous aviserons.

– Mais je te dis que je ne sais rien. J'avais pris rendez-vous avec Houle. Je me suis rendu au motel. J'ai attendu puis une voiture s'est approchée. Quelques secondes plus tard, on a frappé à la porte. J'ai ouvert, il n'y avait personne. Je suis sorti à l'extérieur, j'étais certain de ne pas avoir rêvé. C'est à ce moment que j'ai reçu un coup à la tête. Que s'est-il passé par la suite ? Je l'ignore. On m'a dit que j'avais bu énormément. J'ai étranglé Houle ; là-dessus, il n'y a aucune erreur possible. C'est ma main qui l'a tué et personne ne peut actionner ces doigts.

Tiens, essaie pour voir de plier un de mes doigts.
Tu ne pourras jamais si je n'y consens pas.

– Oh, je le sais, Laurier. Tu oublies que mon patron possède une prothèse semblable à la tienne.

Soucy offrit à boire à ses deux invités mais ces derniers refusèrent, acceptant plutôt un café. Michel osa ajouter :

– Si vous aviez des biscuits ou quelque chose du genre à me mettre sous la dent, j'en serais bien heureux. Je n'ai pas pris une bouchée depuis midi.

– Dans ce cas, installons-nous à la cuisine. J'ai bien des choses à vous conter moi aussi, monsieur Beulac. Si Laurier est dans un tel pétrin, c'est de ma faute, uniquement.

Les trois hommes passèrent à la cuisine. Michel et Poitras prirent place à la table pendant que Soucy préparait le café et sortait du fromage de son réfrigérateur. Il mit quelques biscuits salés de fantaisie dans une assiette, tendit un couteau à Michel et demanda à Laurier.

– Tu veux prendre une bouchée ?

– Oh non, j’ai complètement perdu l’appétit.

Lorsque les cafés furent servis, Vincent Soucy vint prendre place entre les deux hommes. Michel déclara alors :

– Ce que je veux savoir, Laurier, c’est ce qui s’est passé entre ce monsieur Houle et toi. Pourquoi ce rendez-vous ? Quand as-tu connu Houle ? Maryse m’a parlé de certaines photos mais ensuite, elle s’est tue. Si tu veux que je t’aide, il faut que tu me dises tout.

Laurier s’apprêtait à parler, mais Vincent lui fit un signe.

– Non, laisse, c’est moi qui vais tout conter. Ma conduite est loin d’être irréprochable et je ne dois pas fuir mes responsabilités. Je t’ai entraîné dans cette affaire. J’avais perdu la tête, toi, tu souffrais encore de dépression ; alors, nous avons commis des actes que nous regrettons aujourd’hui.

Il se tourna vers Michel.

– Peut-être connaissez-vous mon père,

William Soucy ? C'est un homme d'affaires, il est agent d'immeubles, il possède une des plus grosses maisons du genre à Montréal. Je suis son fils unique. Papa aurait voulu que je devienne médecin, mais moi, ça ne m'intéressait pas. Par contre, j'aurais pu, sans doute, être un bon physicien. Mais pour papa, ça ne compte pas. Médecin, avocat ou homme d'affaires, très bien. Il m'a forcé à travailler pour lui, à abandonner mes études. Mais j'avais des amis de mon âge. Alors, je me suis adonné à la boisson, à la drogue. Ça n'a pas été long, mon paternel m'a foutu à la porte et m'a coupé tous les vivres. J'ai trouvé ce petit appartement, j'ai cherché du travail. J'ai pu entrer à l'Institut. Pour moi, c'était fort intéressant. Mais on ne garde pas les drogués. J'ai perdu ma place. Depuis, j'ai changé d'emploi à plusieurs reprises. J'essaie de combattre cette damnée drogue, mais c'est pas facile, je vous le jure.

Michel s'impatientait. Le temps passait, l'histoire de Soucy était peut-être triste mais elle n'apportait aucun éclaircissement sur l'affaire qui l'intéressait.

– Monsieur Soucy, les policiers sont à la recherche de Laurier, nous n'avons pas un instant à perdre et...

Le jeune homme s'excusa :

– Il était important pour moi que vous compreniez ma situation. J'ai connu Laurier à l'Institut. Nous sommes devenus des amis. J'avais lu plusieurs de ses articles, je savais qu'il était un excellent photographe... et surtout, j'avais besoin d'argent.

Postras voulant couper au plus court déclara :

– Il m'a parlé d'un fameux Club sélect et de ces hommes d'affaires qui le fréquentent, de l'argent qu'on pouvait toucher en s'y prenant habilement.

Soucy donna alors quelques explications sur ce club « sélect ».

– Il est situé sur la rive sud. C'est dans ce club, qui ne ressemble qu'à une très vaste maison privée, que se décident bien des choses. Ces hommes d'affaires se mettent parfois à trois ou quatre pour ruiner un confrère. Il se trame là des

complots incroyables. De plus, on peut y boire, jouer à l'argent et de temps à autre, on invite des filles et c'est une véritable orgie. Or, tous ceux qui fréquentent ce club, comme mon père, sont des gens qu'un scandale peut ruiner.

Michel l'interrompt :

– Mais comment se fait-il que vous connaissiez si bien ce club ?

– Mon père m'y a fait entrer. Cependant, lorsqu'il m'a fichu à la porte de son logis, j'ai perdu ma carte de membre. Mais je m'étais fait des amis... surtout un. Ainsi, je pouvais entrer au club sans attirer l'attention des membres. C'est ce qui m'a donné l'idée. Laurier est excellent photographe. Il recommençait à reprendre confiance en lui.

Postras le coupa :

– Je crois que tu as deviné la suite, n'est-ce pas, Mike ? J'ai accepté sa proposition. Je suis allé à ce club à trois reprises, chaque fois pour y faire des réparations électriques. Je m'étais muni d'une caméra miniature que personne ne pouvait

voir. Avec un film ultra-sensible, j'ai capté des photos qui, si elles étaient publiées, ruinerait bien des gens. J'ai commencé à dicter des articles sur ce fameux Club « sélect ». Je pensais pouvoir vendre ces articles à gros prix. Avec les photos, ça devait être un des reportages les plus percutants des dernières années.

Soucy voulut se lever, mais Poitras lui fit signe de continuer son récit et c'est le journaliste qui servit à tous une seconde tasse de café.

– Quand vous vous adonnez à la drogue, monsieur Beulac, vous avez besoin d'argent, de beaucoup d'argent. Quant à Laurier, sans moi, sans mon aide, il n'aurait peut-être pas remonté la pente. Alors, il a décidé d'accepter ma proposition. Si ça n'avait été que de lui, il aurait vendu ses articles et ses photos ; mais moi, je suis entré en communication avec quelques hommes d'affaires ! Houle, Bergevin, Brébœuf, Tanguay, Dumoulin et mon père. Ce sont ces six-là qu'on voyait le mieux sur les photos. Je ne me suis servi que du nom de Laurier. C'est monsieur Houle qui a servi d'intermédiaire, c'est à lui que j'ai fait

parvenir quelques photos.

Même si Soucy était un drogué, même si Poitras était alcoolique et souffrait de dépression depuis quelques mois, ça n'excusait pas la conduite des deux hommes.

– Combien ce sale métier de maîtres chanteurs devait-il vous rapporter ?

– Les six hommes étaient prêts à verser, chacun, la somme de dix mille dollars, répondit Soucy.

– Et l'échange devait se faire au fameux motel ? demanda Michel.

Laurier approuva. Mais ce fut Soucy qui reprit la parole.

– Moi, mon rôle s'est arrêté là. J'ignore avec qui monsieur Houle s'est rendu au motel. Comment se fait-il que les policiers n'aient pas retrouvé sa voiture ? Je n'en sais rien. Moi, je n'ai pas bougé de mon appartement. J'attendais l'appel de Laurier. Il devait me téléphoner, une fois le marché conclu. C'est le lendemain que j'ai appris l'horrible nouvelle.

Michel réfléchissait. Il but lentement quelques gorgées de café, puis se tourna du côté de Laurier.

– Maryse était au courant de l'affaire ? demanda-t-il.

– Pas exactement. Elle savait que je devais vendre des photos à gros prix. Une seule personne, hormis Vincent et moi, était au courant que nous rêvions toucher soixante mille dollars.

– Qui ?

– Bertrand Girouard !

– Quoi ?

Laurier s'écria :

– Mais il me fallait quelqu'un pour m'aider. C'est Bertrand qui est venu au motel avec moi, nous étions en taxi. Ensuite, je devais lui téléphoner à un restaurant où il a attendu mon appel. Il devait revenir me prendre en taxi. Bertrand était même armé, car après tout, une fois en possession des photos, Houle pouvait me tendre un piège. J'avais promis cinq mille dollars à Bertrand. En retour, il devait...

Poitras hésitait.

– J’en avais assez de Maryse, dit-il. Cette fille était devenue une ivrognesse, je ne pouvais plus rien faire avec elle. Je l’ai poussée dans les bras de Bertrand. Avec cinq mille, il m’a dit qu’il partirait avec elle, qu’il était persuadé qu’il pourrait l’empêcher de boire. Je connaissais ses plans. Il voulait que Maryse reprenne ses activités de prostituée. En un mot, il avait promis de me débarrasser d’elle.

Michel se leva brusquement :

– Et c’est exactement ce qu’il a fait. Nous n’avons pas une seconde à perdre, Laurier. J’appelle tout de suite la police. Tu vas te livrer et...

Lentement, Laurier Poitras se leva, glissa la main gauche dans la poche de son veston et en sortit un revolver.

– C’est regrettable, Mike, nous n’en ferons rien. Vincent, désarme-le.

– Laurier, tu es fou. Tu te sens traqué, mais maintenant, l’affaire est claire. Nous n’avons plus

qu'à faire arrêter Bertrand. Il a commis deux assassinats.

Mais le journaliste ne voulait rien entendre et il ordonna à Vincent Soucy de ficeler solidement Michel Beaulac sur une chaise. Michel se devait de faire quelque chose, autrement Laurier Poitras ne faisait qu'empirer son cas.

VI

Candy et ses clients

La porte s'ouvrit brusquement. Les cinq hommes, installés autour d'une table de conférence se retournèrent et l'un d'eux se leva.

– Qu'est-ce qu'il y a, Georges ?

– Une visiteuse !

Et il poussa Candy au centre de la pièce.

– Vous avez bien fait de me demander de surveiller les environs. Mademoiselle s'est approchée, elle a fait mine d'attacher un soulier mais je l'ai vue sortir un crayon et un calepin de son sac.

Il jeta le calepin sur la table.

– Elle a relevé rapidement le numéro de plaque de deux des voitures.

L'homme, qui avait posé les questions à celui qui avait capturé Candy, s'approcha de la blonde, lui enleva sa sacoche et fouilla à l'intérieur. Il sortit un portefeuille en cuir qu'il ouvrit. Il contenait toutes les cartes de Candy.

– Candine Varin. Vous connaissez ?

Les quatre hommes, qui n'avaient pas bougé de la table, ne répondirent pas.

– Tiens, tiens, ça devient beaucoup plus intéressant, messieurs, voici une carte d'affaires. « Agence de détectives privés Robert Dumont, "Le Manchot". » Et dans le coin à droite, le nom de mademoiselle : « Candide Varin, enquêteur ». Alors, mademoiselle est détective privé, c'est bien ça ?

Candy avait eu le temps de réfléchir à la situation. Ces hommes n'avaient pas du tout l'air de criminels ; bien au contraire, aussi, elle ne se sentait aucunement en danger.

– Pourquoi relevez-vous les numéros de plaque de nos voitures ?

– Mais simplement pour pouvoir vous

identifier, messieurs. Je sais que l'un d'entre vous se nomme Brébœuf, un autre Dumoulin, mais les trois autres, je ne les connais pas.

L'homme qui s'était levé et qui se tenait à deux pas de Candine déclara :

– Mon nom est Adrien Tanguay et vous êtes ici chez moi. Maintenant, mademoiselle, avant de prévenir la police, nous aimerions bien savoir pour quelles raisons vous vous intéressez tant aux voitures de mes amis.

Elle décida de dire la vérité. Le Manchot lui avait ordonné de ne prendre aucune initiative, alors elle n'était pas pour risquer de bâtir une histoire dans laquelle elle risquait de se contredire.

– Vous connaissez madame Germain Houle ?

– Évidemment.

– Eh bien elle a retenu nos services. Elle veut absolument savoir pour quelles raisons son mari a été assassiné. Monsieur Houle cachait beaucoup de choses à son épouse. Par exemple, elle sait qu'il existe un certain Club « sélect » et elle veut

en connaître toutes les activités.

Cette phrase jeta une véritable douche d'eau froide sur ceux qui étaient présents. L'un faillit s'étouffer, un autre se leva brusquement pour se rasseoir aussitôt et Tanguay se tourna subitement vers son employé en lui ordonnant :

– Laisse-nous. Continue de surveiller la maison Georges. Tu as fait du bon travail.

L'homme sortit. Tanguay attendit qu'il se fut éloigné et que ses amis aient retrouvé leur calme pour demander à Candy :

– Comment se fait-il que votre enquête vous ait conduite ici ?

– Nous avons deux noms, deux amis de monsieur Houle qui sont susceptibles de l'avoir accompagné le soir où il a été tué, messieurs Brébœuf et Dumoulin.

Tous les deux protestèrent.

– Mais je suis demeuré chez moi ce soir-là, fit Dumoulin.

– Et moi, j'étais au Sélect, j'ai plusieurs témoins.

– De toute façon, c’est en filant un de ces deux hommes que je suis arrivée jusqu’ici. Celui qui semblait le plus âgé du groupe se leva :

– Messieurs, je ne sais pas si vous êtes de mon avis, mais si madame Houle a retenu les services de Robert Dumont, le Manchot, nous devrions nous joindre à elle. Après tout, nous recherchons tous le même but, la vérité...

– Et notre argent, lança un autre des hommes.
Tanguay se retourna brusquement.

– Tu parles toujours trop, Edmond !

Mais l’homme aux cheveux argentés reprit la parole.

– Non, d’ailleurs, mademoiselle et le Manchot doivent sûrement savoir qu’il y a une somme de soixante mille dollars qui est disparue. Il nous faut la retrouver...

– La somme ou les photos, fit Tanguay.

– Si vous êtes de mon avis, messieurs, moi je suis d’accord pour qu’on offre la moitié de cette somme au Manchot pour qu’il éclaire ce mystère. Qu’il nous remette l’autre trente mille

ou, comme l'a si bien dit Adrien, les photos.

Candy s'approcha de la table.

– Un instant, messieurs, un instant. Si vous désirez retenir les services de notre agence, moi, je suis d'accord. Je travaille pour le Manchot et j'ai le droit d'accepter ou de refuser des clients. À compter de tout de suite, vous devenez mes clients, messieurs. Pour moi, c'est très important. Comme employée, j'ai droit à un pourcentage de ce que les clients rapportent à l'Agence. Alors, c'est entendu, je vous accepte, vous êtes tous d'accord ?

– À une condition, vous allez nous dire tout ce que vous savez.

Mais l'un des hommes grogna :

– Moi, messieurs, je ne suis pas du tout d'accord. Il y a déjà trop de personnes qui sont mêlées à cette histoire. Ça ne fera que nous attirer des ennuis.

Tanguay ricana :

– Ça m'aurait surpris que tu sois d'accord, Soucy. Toi, tu es toujours contre. Nous ne

sommes quand même pas pour tuer cette fille ?
On n'est pas des assassins.

– Non, mais si on mêle le Manchot à cette histoire, nous sommes aussi bien de dire adieu à notre Club « sélect ».

L'un des hommes se mit à rire :

– Elle est bonne celle-là. Monsieur, tout à coup, prend les intérêts de notre club. Sont-ce ses intérêts que tu as pris quand tu as admis ton drogué de fils au sein de nos membres ?

Soucy se leva brusquement. Il était devenu rouge comme une pivoine. Ses compagnons tentèrent de le calmer. Candy réussit à rétablir le silence en disant d'une voix forte :

– Si vous tardez à vous décider, messieurs, attendez-vous au pire. Robert Dumont est dans sa voiture, tout près de la maison. Il a vu votre homme m'obliger à le suivre à l'intérieur et si vous croyez qu'il restera longtemps inactif sans se porter à mon secours, vous vous trompez. Je suis même surprise de ne pas avoir encore vu la police arriver.

– C'est décidé, fit Tanguay, on vous engage. D'ailleurs, nous aimerions tous rencontrer ce fameux Manchot, n'est-ce pas, messieurs ?

Et avec un sourire malicieux, il ajouta :

– C'est un homme d'affaires, ne l'oubliez pas. Maintenant que Houle n'est plus, il y a une place de libre. Qui vous dit qu'il n'aimerait pas rejoindre nos rangs ?

Candy était déjà à la porte.

– Je vais le chercher. Et prévenez votre homme qu'il n'intervienne pas.

– Je vous accompagne.

Tanguay la suivit jusqu'à l'extérieur. Il donna des ordres à Georges et, rapidement, la blonde détective se dirigea vers la voiture de son patron qui était stationnée passablement plus loin.

– Candy !

Elle se retourna. Elle aperçut le Manchot sortant de derrière une haie de cèdres.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

– Rien de trop grave. Pour une fille qui ne sait

pas se débrouiller, patron, je viens de décrocher cinq clients, prêts à nous verser la somme de trente mille dollars.

Dumont esquissa un sourire moqueur.

– Tu m'en diras tant ! Et toi, qu'est-ce que tu leur as promis, en retour ?

– J'en ai plein le dos de vos insinuations, Robert. Si vous voulez que je démissionne, dites-le-moi tout de suite. J'ouvre ma propre agence. J'ai cinq clients pour débiter sur un bon pied.

Le Manchot prit un ton plus calme.

– Ne te fâche pas, Candy. Je croyais que tu blaguais. C'est sérieux, ton histoire de cinq clients ?

– Mais oui. Eux aussi veulent tous connaître le pourquoi du meurtre de Germain Houle.

Robert Dumont prit brusquement une décision.

– Il est plus que temps que je communique avec Michel. J'ai refusé qu'on aide son ami le journaliste, mais maintenant que nous avons six clients, c'est entièrement différent.

– Pour le moment, nous ferions mieux d’aller écouter ce qu’ils ont à nous dire. Ils ont tous hâte de faire votre connaissance.

En se dirigeant vers la maison, ils passèrent près de la voiture du Manchot. Le détective ordonna à Candy d’aller rejoindre « ses clients ».

– Moi, j’essaie de communiquer avec Michel. Ensuite, je te retrouverai.

*

– C’est complètement ridicule ce que tu veux faire, Laurier. Si tu cherches à fuir, la police va t’arrêter et tu ne pourras plus jamais sortir de leurs griffes.

Mais Poitras et son ami continuaient à ligoter solidement Michel sur sa chaise.

– Je veux retrouver Girouard. Moi seul peux le rattraper, fit le journaliste. Il va payer, l’écœurant !

Vincent l’approuvait.

– C’est en capturant Girouard que tu pourras prouver ton innocence. Si tu te livres, tu n’as aucun alibi pour le second meurtre. Tu as eu amplement le temps de te rendre à ta maison puis de revenir avant qu’on se retrouve ici.

À ce moment-là, un bruit curieux, un son aigu sembla sortir de la poche du veston de Michel.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

– Le patron qui veut me joindre. Grâce à cet appareil, il peut me retracer, il sera sans doute ici dans quelques secondes.

Vincent Soucy sortit le « bell-boy » de la poche de Michel.

– Essaie de faire croire ça à d’autres. Je connais ces appareils. C’est pour te dire que tu as un message, que tu dois rappeler la téléphoniste.

– Exact. Et si je ne téléphone pas, le Manchot se mettra à ma recherche. Avant de venir ici, j’ai téléphoné au bureau. Dans notre métier, nous faisons nos rapports régulièrement et j’ai donné votre adresse, monsieur Soucy. Alors, me laissez-vous appeler ?

Postras fit signe à son ami de délier le détective.

Michel se rendit au téléphone, placé sur une petite table de bout, tout contre le divan. Il forma un numéro et s'entretint avec la téléphoniste.

– Il faut que vous rejoigniez monsieur Robert Dumont, immédiatement, c'est extrêmement urgent. Il est chez monsieur Tanguay.

– Un instant, je prends des notes, déclara Michel tout en sortant son stylo et un petit calepin. Monsieur Tanguay, dites-vous ? Le numéro ?

Et il nota quelques chiffres, remercia la téléphoniste et raccrocha. Aussitôt, Vincent Soucy demanda :

– Vous a-t-elle donné le prénom de monsieur Tanguay ?

– Adrien.

– C'est l'un des membres du Sélect qui a versé dix mille dollars pour les photos. Je sais où il demeure.

Il donna l'adresse. Michel allait composer le

numéro lorsqu'il se retourna brusquement pour demander :

– Au fait, où sont ces fameuses photos ? Où est l'argent ? Personne encore n'a parlé de ces soixante mille dollars.

Ce fut Laurier qui répondit :

– Les photos, elles sont en sûreté. Je ne suis pas un idiot, Mike, je n'en avais que trois avec moi et j'en possède une douzaine. Quant à l'argent, j'ignore si les policiers l'ont découvert. Mais si monsieur Houle avait cette somme avec lui, en petits billets, Girouard a dû s'en emparer. Au moment du partage avec Maryse, il a dû y avoir une querelle. Girouard l'a tuée et avec une telle somme entre les mains, notre ami de collège doit présentement être très loin.

Michel remarqua :

– Tantôt, tu disais être le seul à pouvoir retrouver Bertrand.

– Oui, s'il n'a pas pris la fuite. J'ai le numéro de téléphone du concierge de la maison à appartements où il habite. Je possède également

celui de la salle de billard où il passe la majeure partie de son temps.

Le jeune détective réfléchit, reposa le récepteur et s'éloigna du divan.

– Il est toujours possible que je reçoive le signal de la téléphoniste et que je sois dans l'impossibilité de rejoindre le patron immédiatement. Si je ne suis pas dans ma voiture et s'il n'y a pas d'appareil dans l'appartement où je suis...

Vincent demanda :

– Où voulez-vous en venir ?

– Je suggère que Laurier cherche à entrer tout de suite en communication avec Bertrand. S'il ne s'est pas encore enfui, on peut lui tendre un piège, lui demander de se rendre, lui aussi, chez Tanguay.

Michel se voyait déjà triomphant devant le Manchot, démasquant l'assassin et innocentant par le fait même son ami. Rien ne faisait plus plaisir à Beulac que de résoudre un mystère alors que le Manchot se trouvait encore dans les

ténèbres.

– Oui, c’est une idée, murmura Laurier en s’approchant du téléphone. Si seulement je peux me souvenir des numéros. Chez moi, ils sont notés... Je connais celui de la maison à appartements, quant à celui de la salle de billard..., as-tu un annuaire, Vincent ?

– Certainement.

Pendant que l’ami de Poitras allait chercher l’annuaire téléphonique, ce dernier signalait un numéro. Michel se tenait tout près de lui.

– J’aimerais parler à Bertrand Girouard. Savez-vous s’il est à son appartement ?

Il attendit la réponse du concierge, le remercia et raccrocha.

– Il y est allé, dit-il après avoir déposé le récepteur, mais il est reparti, il y a à peine dix minutes.

Il prit l’annuaire en murmurant :

– Ajax... non, ça n’y est pas. Peut-être Salle de billard Ajax... Ça y est, je l’ai.

Il reprit le récepteur, composa le numéro qu'il venait de trouver.

– J'aimerais parler à monsieur Girouard, s'il vous plaît, Bertrand Girouard..., merci. Et mettant la main sur le récepteur, il murmura :

– Il est là.

Vincent fit signe à Beaulac.

– Vite, venez avec moi, j'ai un second appareil dans ma chambre, on va pouvoir écouter la conversation.

Rapidement, les deux hommes passèrent dans la chambre de Vincent, Michel décrocha le récepteur mais le plaça assez loin de son oreille pour que le jeune physicien puisse écouter la conversation. Enfin, on perçut la voix de Poitras.

– C'est toi, Bertrand ?

– Laurier ? Mais où es-tu ? Ne me dis pas qu'on t'a remis en liberté ?

– Sous caution, oui.

– Où as-tu pris l'argent ?

– C'est le journal qui a avancé la somme en

échange d'articles que je dois leur écrire sur toute l'affaire. Comme je n'ai pas du tout l'intention de prendre la poudre d'escampette, ils récupéreront leur argent et je toucherai une belle somme. Ne crains rien, je ne t'oublierai pas.

– Je l'espère.

– Je suis passé à la ferme, croyant t'y trouver.

– J'y suis allé, j'ai passé une partie de la journée là, mais Maryse était ivre morte, comme tu as pu le constater. J'ai fait disparaître ce qui restait de boisson et je lui ai recommandé de se coucher. Il n'y a même plus moyen de discuter avec elle.

Michel et Vincent échangèrent un regard plein d'incertitude. Bertrand était un excellent comédien ou bien, il ignorait totalement ce qui s'était passé. Laurier poursuivait la conversation comme si les réponses de Girouard étaient tout à fait normales.

– J'aimerais que tu viennes me rejoindre. Je vais avoir besoin de toi. Rien n'est perdu, tu sais. Je crois pouvoir toucher encore plus d'argent que

je n'espérais et comme il a été convenu, tu auras ta part.

– Mais l'accusation de meurtre, ton procès, tu crois pouvoir t'en tirer ?

– Le grand Beaulac est avec moi. Il a communiqué avec des avocats. Il est persuadé qu'on ne pourra jamais me tenir responsable. On peut m'accuser d'avoir voulu faire chanter Houle, très bien. Je lui ai donné rendez-vous, il s'est présenté, il m'a fait boire, il a tenté de me tuer, la preuve c'est qu'il m'a frappé à la tête. Moi, j'ai pu l'attraper à la gorge. Voilà toute l'histoire. Je suis si peu coupable que je n'ai pas tenté de m'enfuir. Je m'en tirerai, j'en suis presque sûr maintenant. Mais pour toucher la somme prévue, j'ai besoin de coopération. Et cette fois, avec Mike pour nous aider, il n'y a plus de danger que nous commettions des erreurs.

– Entendu, donne-moi l'adresse, je m'y rends tout de suite.

Dès que l'appel fut terminé, Vincent et Michel allèrent retrouver Laurier Poitras.

– Quel comédien ! Il va falloir nous tenir prêts à toute éventualité. Si Girouard a déjà tué deux personnes, il peut commettre d'autres meurtres. Je le considère fort dangereux. J'aurais dû me méfier de lui, murmura le journaliste. Mais quand on se sent seul, rejeté de tous, le premier venu qui vous tend la main, vous la saisissez sans poser de questions, sans réfléchir plus longuement.

Déjà, Michel composait le numéro de la maison des Tanguay.

– J'aimerais parler à monsieur Robert Dumont. C'est de la part de Michel Beaulac.

Quelques secondes plus tard, le patron de Michel était au bout du fil.

– Si tu veux toujours aider ton ami Poitras, tu vas venir me rejoindre à cette adresse.

Et il indiqua l'endroit où se trouvait la riche demeure des Tanguay.

– Il y a du nouveau. Tu vas apprendre à mieux connaître ton ami. Attends-toi à des surprises.

– Oh, je sais déjà bien des choses. J'ai appris, par exemple, que vous vous étiez trouvé une

cliente, la veuve de la victime.

– Ce n'est rien ça. Candy, elle, a trouvé cinq clients et tous prêts à payer un gros prix si nous réussissons à éclaircir cette affaire. Alors, viens nous rejoindre le plus tôt possible.

– Bien, patron. Mais je vous préviens, je ne serai pas seul.

Le Manchot sembla ennuyé par cette phrase de son adjoint. Il croyait sans doute que le grand détective se ferait accompagner de sa petite amie Yamata.

– Qui t'accompagnera ? Au lieu de répondre à la question du Manchot, Michel posa une nouvelle interrogation.

– Je suppose que vous avez appris par la radio que Maryse, la petite amie de Laurier Poitras avait été assassinée ?

– Quoi ?

– C'est moi-même qui ai fait la découverte du cadavre.

La phrase avait été lâchée trop rapidement. Déjà, Michel le regrettait. Le patron lui avait

défendu de s'occuper de l'affaire Poitras, du moins, sur ses heures de travail. Aussi, il ne donna aucune chance au Manchot de rétorquer et enchaîna aussitôt.

– Une heure plus tôt, Laurier Poitras avait été libéré sous caution. Les policiers, évidemment, le croient coupable de ce second meurtre. Mais moi, je n'ai pas perdu de temps. J'ai retrouvé Laurier.

Le Manchot allait de surprise en surprise.

– Non seulement il va m'accompagner, mais je vous amènerai également l'assassin, car Poitras est innocent. Est-ce assez fort pour vous, ça ?

Le Manchot, en effet, semblait incapable de dire un mot. Il se demandait si Michel disait bien la vérité. Avait-il réussi à résoudre le mystère entourant maintenant un double meurtre ?

– Êtes-vous là, patron ?

– Mais oui, mais oui, grogna le Manchot. Alors, tu viens nous rejoindre ?

– Pas immédiatement. J'attends quelqu'un. Sitôt cette personne arrivée, nous partons. Vous verrez, torrieu, vous serez fier de votre assistant.

Vous oublieriez que j'ai pris une heure de mon temps pour sauver un innocent.

Michel allait raccrocher, mais le Manchot lança à temps :

– Où es-tu présentement ?

– Chez un ami, quelqu'un que vous ne connaissez pas.

– Mais, si jamais je veux te rejoindre... Il donna l'adresse et le numéro de téléphone de Vincent Soucy.

– Il est probable que d'ici une dizaine de minutes, je ne sois déjà plus ici. À tantôt, patron.

Très fier de lui, Michel Beaulac raccrocha. Pour une fois, il allait prouver au Manchot qu'il était devenu un excellent détective privé.

Les trois hommes attendirent impatiemment l'arrivée de Bertrand Girouard. Mais cinq minutes s'étaient à peine écoulées qu'un son strident de sirène se fit entendre au loin. Soucy courut à la fenêtre.

– La police !

– Quoi ?

– La police, elle arrive ici. Vous aviez raison sur toute la ligne, Beaulac. Girouard est le coupable et au lieu de tomber dans le piège que vous lui avez tendu, il a téléphoné aux policiers pour leur dire où ils pourraient trouver Laurier Poitras.

La voiture venait de ralentir pour s'arrêter devant la porte. Avant même que les policiers aient eu le temps de pénétrer dans la maison à appartements, on frappait à la porte, les trois hommes se regardèrent.

– Ça ne peut pas être les policiers, murmura Michel. Ouvrez, Soucy.

Le grand Beaulac aperçut son revolver qu'on lui avait enlevé, mais qui était resté sur la table. Il le prit aussitôt pendant que Soucy ouvrait la porte.

– En voilà une façon de me recevoir, fit Bertrand Girouard en apercevant le revolver.

Poitras n'en croyait pas ses yeux.

– Comment, c'est toi ?

Michel se tourna rapidement vers Soucy.

– Y a-t-il un moyen de fuir cette maison ?

– Oui, la porte au fond, elle n'est pas fermée à clef. C'est une chambre à débarras. Au plafond, il y a une trappe qui donne sur le toit. Surtout, ne faites pas de bruit.

Le grand détective avait pris la direction des opérations.

– Vous deux, fit-il en désignant Poitras et Girouard, venez avec moi. Nous resterons sur le toit. Lorsque les policiers seront partis, venez nous prévenir, Soucy.

Les trois hommes s'engouffrèrent dans la pièce, remplie de vieux meubles, de valises et de boîtes contenant différents objets.

Poitras se tourna vers le grand Beaulac et murmura à voix basse :

– C'est du joli ! Y a pas à dire, on peut avoir confiance en ton Manchot ! La police a été prévenue... et, à part Bertrand, il n'y a que lui qui savait que nous étions ici.

VII

Cinq suspects

Le Manchot n'avait pu rejoindre Michel en lui téléphonant dans sa voiture. Aussi, il décida :

– Je t'accompagne, Candy. Il me faut l'adresse complète de cette maison. Je demanderai à la téléphoniste de dire à Michel de me rappeler à cet endroit.

Le détective et sa blonde acolyte se dirigèrent vers la riche demeure de Tanguay. La porte s'ouvrit aussitôt. Tanguay lui-même reçut le Manchot et lui tendit la main.

– Soyez le bienvenu, monsieur Dumont. Nous nous demandions si mademoiselle disait bien la vérité.

Une fois dans le grand salon, Tanguay présenta ses amis.

– Voici Régent Brébœuf, William Soucy. Edmond Bergevin, Jocelyn Dumoulin et je suis Adrien Tanguay.

Le Manchot s'inclina, puis se tournant vers Candy, il déclara :

– Mademoiselle Varin m'a dit que vous désiriez retenir nos services dans le but d'éclaircir le mystère entourant la mort de monsieur Houle ?

Edmond Bergevin prit immédiatement la parole. C'était le genre d'homme bourru et qui semblait vouloir dicter ses volontés.

– À quoi bon jouer les hypocrites, Dumont ? Ce que nous désirons, c'est mettre la main sur les photos compromettantes prises par Laurier Poitras. Nous avons déjà payé dix mille dollars pour ça. Mais moi, je me fous de cet argent ; tout ce que je veux, ce sont les photos.

Dumont se retourna vers Tanguay.

– Puis-je me servir de votre appareil téléphonique ? Je dois rejoindre mon associé.

– Lorsqu'il eut communiqué avec la

téléphoniste, le Manchot vint s'asseoir à la grande table de conférence ; Candy était à ses côtés.

– Pour en revenir à votre déclaration, monsieur Bergevin, vous ne semblez pas vous soucier de l'assassinat de votre ami. Tout ce qui vous intéresse, c'est d'empêcher un scandale.

Bergevin répliqua de sa voix dure :

– Je vous croyais plus fort que ça, Manchot. Si vous retrouvez ces fameuses photos, vous démasquerez par le fait même l'assassin de Houle.

Candy, prenant une petite voix innocente, murmura :

– Les policiers n'ont-ils pas accusé Poitras du meurtre de monsieur Houle ?

Cette fois, ce fut William Soucy qui prit la parole.

– Nous le croyons innocent.

– Ah !

– Le coupable est l'un de nous. J'en suis

persuadé. Cette phrase lancée par Soucy jeta une douche d'eau froide sur l'assemblée. Soucy crut bon d'expliquer son accusation :

– Houle a toujours été un opportuniste. Une fois en possession des photos, il nous tenait tous à la gorge. L'assassin l'a deviné. Il a offert ses services pour reconduire Houle au motel. Ce dernier a accepté. Houle a été assommé dans la voiture. Au motel, l'assassin frappe à la porte, assomme Poitras, conduit Houle à l'intérieur du motel. Il brise tout pour faire croire à une querelle ; il place les deux hommes l'un près de l'autre, met la main de Poitras autour de la gorge de Houle et il serre jusqu'à l'étranglement. Ensuite, l'assassin n'a qu'à fuir en emportant les photos et l'argent. Il rapporte la voiture devant la maison de Houle et voilà, le tour est joué.

Dumoulin jeta un coup d'œil autour de lui.

– Si vous êtes de mon avis, messieurs, Soucy semble savoir exactement ce qui s'est passé. Bizarre, n'est-ce pas ?

– Il aurait dû faire un détective, lança Brébœuf.

– Ou un assassin ! murmura Tanguay. Soucy se leva brusquement et cria presque, en piochant sur la grande table avec son poing.

– Ils savent tous, Manchot, que je suis le seul qui n'avait aucune raison de tuer Houle.

– Comment ça ? demanda le Manchot.

– Je suis contre le chantage, comme tout le monde. Mon crétin de fils a assez nui à ma réputation. Je n'étais sûrement pas pour commettre un meurtre pour sauver le peu qu'il me reste, oh non ! Mais les autres... toi, par exemple, Jocelyn...

Dumoulin se leva. Il était rouge de colère.

– Pourquoi moi plus qu'un autre ? Pourquoi ? Dis-le.

– Parce que monsieur était veuf et qu'il a épousé une jeune beauté. Tout le monde l'envie et il ferait tout pour ne pas la perdre. Si elle apprenait qu'il s'amuse avec des filles...

– Ta gueule, lança Tanguay.

Cette réunion risquait de fort mal tourner. Heureusement, la sonnerie du téléphone coupa

court aux violentes discussions. Tanguay alla décrocher.

– C'est pour vous, Manchot !

Le détective prit l'appel. Il causa durant deux longues minutes avec Michel et, lorsqu'il revint, il reprit sa place près de Candy, mais semblait fort ennuyé.

– Qu'est-ce que vous avez ? demanda la jolie blonde. Une mauvaise nouvelle ?

– Je ne sais pas. Avec Michel, il faut s'attendre à tout. Il arrive, il n'est pas seul. Non seulement Laurier Poitras est avec lui, mais il dit connaître l'assassin de Houle et il nous l'amène.

Candy haussa les épaules.

– Vous connaissez Michel, il aime bluffer, j'ai bien hâte de le voir arriver, moi.

Les cinq hommes regardaient le couple. Ils ne pouvaient entendre leur conversation et tous se demandaient ce qui se passait. Ce fut le Manchot qui rompit le silence.

– Messieurs, vous avez parlé de chantage tout à l'heure. Vous avez mentionné le nom de

Laurier Poitras. Monsieur Soucy semble savoir ce qui s'est passé au fameux motel, mais moi, je nage toujours en plein mystère. Alors, si vous m'en disiez un peu plus long. Par exemple, si vous me parliez d'un fameux club... le Club sélect !

Tanguay murmura :

– Nous constatons que vous êtes fort bien renseigné.

Et se tournant vers ses compagnons, il demanda :

– Vous permettez que j'explique à monsieur Dumont dans quel pétrin nous sommes et ce qui s'est passé avant la mort de notre ami Houle ?

D'un signe de tête, ses quatre compagnons approuvèrent.

Tanguay commença son récit.

– Il y a quelques jours, Houle nous a convoqués chez lui, tous les cinq. Ça nous arrive de temps à autre de se réunir. Madame Houle était sortie. Germain nous a alors fait voir des photos... assez compromettantes.

Candy qui semblait particulièrement intéressée, demanda :

– Où ces photos ont-elles été prises ?

Cette fois, Bergevin coupa la parole à Tanguay.

– Il est temps qu'on vous explique ce qu'est le Club sélect. Ce club a été formé par des hommes d'affaires qui ont besoin de se changer les idées. Vous savez, mademoiselle, toute la journée, nous vivons sous tension. Si nous sortons, si nous allons dans un restaurant ou encore voir un spectacle, nous sommes les artistes du monde des affaires. Tout le monde nous connaît et il y a toujours un importun qui a un renseignement ou encore un service à nous demander. Alors, des hommes d'affaires se sont mis ensemble pour acheter une maison, très vaste. Ils en ont fait un club privé. D'autres se sont joints au groupe. Le nombre de membres, cependant, est limité à 25. Dans ce club, nous avons une salle de billard, une autre salle de jeux divers, une piscine, un sauna, des salons et quelques chambres. Les règlements ont quelque peu changé avec les années. De

temps à autre, maintenant, on organise des petites fêtes mixtes..., mais un membre n'a pas le droit d'y amener sa femme, sa fiancée, son amie. Non ! Nous connaissons tous des filles... qui sont, disons, disponibles. Ce sont des call-girls, on les paie bien. On leur donne un rendez-vous et le membre qui va les chercher les conduit à la maison dans une voiture aux fenêtres complètement noires. Elles ne peuvent rien voir. Mais nous n'avons jamais eu de problèmes avec elles. Le Club sert aussi à des rencontres d'affaires. Parfois, il y a certaines transactions qu'on ne discute jamais à nos bureaux.

Le Manchot l'interrompt :

– Mais, comment un homme comme Laurier Poitras a-t-il pu s'introduire dans le Club ?

– Avec la complicité d'un des employés, ils sont trois. Poitras s'est fait passer pour un électricien ayant des réparations urgentes à faire. Il ne venait pas le soir. Personne ne s'est méfié de lui. Il a dû installer des caméras cachées, enfin, je ne sais pas exactement de quelle façon il a procédé, mais il a réussi à prendre une vingtaine

de photos compromettantes. Voilà toute l'affaire.

Candy questionna :

– Comment a-t-il su qu'un de vous se nommait Germain Houle ?

– Je l'ignore. Il est probable que son ami, l'employé, a dû le renseigner. Houle était peut-être le plus vulnérable d'entre nous, reprit Tanguay. C'est sa femme qui est riche. Si elle avait appris ce qui se passait au Club sélect, elle aurait pu le ruiner totalement.

Les deux détectives n'avaient pas besoin d'autres explications. Ils comprenaient la suite. Cependant, Soucy prit la parole.

– Houle m'a convoqué, comme les autres. Il nous a dit que Poitras exigeait soixante mille dollars, soit chacun dix mille. Après discussion, nous avons décidé de payer. Il était entendu que Houle ne devait nous contacter qu'une fois le marché terminé. Mais ce n'est pas ce qu'il a fait.

Tous les autres protestèrent et, à nouveau, les voix s'élevèrent.

– Vous êtes tous des hypocrites et des

menteurs, cria Soucy. Toi, Adrien...

Tanguay se leva. Il était très pâle et ses mains tremblaient légèrement.

– Tu oublies que tu es chez moi.

– Je m’en fous. Tu m’as téléphoné pour me dire que Germain avait été trouvé mort dans un motel, du moins, tu croyais que c’était lui. La police, m’as-tu dit, n’avait pas encore identifié le cadavre. Alors, comment savais-tu que Houle devait se rendre dans ce motel de Joliette ?

Tanguay se sentit coincé. Il se débattait comme un diable dans l’eau bénite.

– Mais dans mon travail, je croisais Germain trois ou quatre fois par jour. C’est lui-même qui m’a appris qu’il devait rencontrer Laurier Poitras dans un motel, près de Joliette. Cependant, il n’a pas mentionné d’heure, il n’a pas dit que l’échange se ferait ce soir-là...

– D’ailleurs, s’écria Bergevin, la police n’a parlé ni d’argent ni de photos compromettantes. Dumoulin eut un petit ricanement :

– Soucy est le coupable, il a dit lui-même

avoir connu suffisamment de scandales à cause de son cher fils. Il paraît normal qu'il ait fait disparaître les photos ; quant à l'argent, on ne dédaigne pas un petit cinquante mille quand son enfant nous coûte cher en folies.

Soucy en avait assez et il voulut sauter à la gorge de Dumoulin. Brébœuf, le plus jeune et le plus costaud des invités, réussit à séparer les deux hommes.

– Messieurs, je vous en prie, calmez-vous. Vous allez donner l'impression à monsieur Dumont que nous sommes tous des coupables qui avons quelque chose à nous reprocher.

Dumoulin et Soucy avaient repris place dans leur fauteuil. Tanguay et Bergevin qui s'étaient levés également, s'assirent sans dire un mot. Quant au Manchot, tout comme Candy, il était demeuré impassible. Il laissait ces loups s'entre-déchirer, sachant fort bien que la vérité faisait souvent jour dans les nuages soulevés par le vent de la colère.

Un silence lourd, pesant, gênant tomba dans la pièce. Le Manchot décida enfin de le rompre.

– Résumons, messieurs, si vous le voulez bien. Vous tous craignez le scandale ; vous êtes prêts à payer dix mille dollars chacun pour l'éviter. Vous placez cet argent entre les mains de Houle, mais il semble que tous, vous ayez surveillé vos intérêts de près.

– Pas moi, fit Soucy. Je n'ai vu Germain que deux fois et pas une seule depuis que je lui avais remis mes dix mille.

– Par contre, monsieur Soucy, votre version des événements est très intéressante. Arrive l'heure fatidique, l'heure du rendez-vous. Germain Houle rejoint l'un d'entre vous. Il ne veut pas se rendre seul au motel. Possible même qu'il ait demandé à ce partenaire de dernière minute de conserver l'argent. Poitras, d'ailleurs, a dû faire la même chose. Il ne devait sûrement pas avoir les photos sur lui. Ça me surprendrait énormément. Déjà, ça me dépasse qu'il se soit présenté seul à ce rendez-vous.

Candy alors déclara :

– Rien ne dit qu'il était seul. Il s'est présenté seul au bureau pour retenir le motel, mais

quelqu'un pouvait l'attendre à l'extérieur.

– Possible. De toute façon, Houle s'est rendu dans la région de Joliette, mais pas seul, puisque quelqu'un a ramené sa voiture chez lui. C'est sûrement l'un de vous cinq qui l'a accompagné. Lequel ? Nous finirons bien par le découvrir.

Bergevin alors protesta :

– Écoutez, Manchot, nous avons pris entente avec votre employée, non pas pour nous faire envoyer à l'ombre, mais...

– Pour protéger vos intérêts, j'ai fort bien compris. En démasquant le coupable, messieurs, c'est ce que je ferai.

Et très lentement, appuyant sur chacun de ses mots et fixant dans les yeux les cinq suspects, il ajouta :

– Il faut agir rapidement... avant qu'un second meurtre ne soit commis.

Personne ne bougea. Aucun des hommes d'affaires ne parut troublé par cette phrase. Seule Candy regarda interrogativement son patron.

– Pourquoi parlez-vous de second meurtre ?

– Comme tu l’as si bien dit, Candy, Poitras n’est peut-être pas allé seul à ce motel et celui qui l’a accompagné connaît l’assassin. On peut donc chercher à le faire taire à tout jamais.

Mais Tanguay ajouta :

– Qui se ressemble, s’assemble, dit le proverbe. Si Poitras était accompagné d’un complice, ce devait être un type du même acabit. Qui nous dit que ce n’est pas lui qui a tué Houle et qui aurait tenté de faire accuser son complice ?

Cette idée sembla plaire à tout le groupe. Pour eux, c’était une échappatoire, une porte de sortie qui permettait aux soupçons de s’éloigner d’eux. Le Manchot avait hâte de voir arriver Michel Beaulac, Laurier Poitras et l’assassin. Du moins, c’est ce qu’avait affirmé le grand détective.

« De toute façon, se dit le Manchot, j’ai l’impression que, très bientôt, nous verrons clair dans cette affaire. L’assassin, si ce n’est pas Poitras, se doit d’avoir des spécifications bien précises. Que Michel ne se fasse pas d’illusions, l’assassin ne peut pas être n’importe qui ! »

Il grogna quelque chose que Candy entendit vaguement.

– Qu'est-ce que vous avez dit, Robert ? Vous connaissez le coupable ?

– Non, mais quand tout le monde sera réuni, quand tous ceux qui sont mêlés de près ou de loin à cette affaire seront ici, alors, je pourrai te le désigner, mais pas avant.

Et même si Candy aurait bien aimé presser le Manchot de questions, elle dut s'en abstenir car elle savait fort bien que ce serait inutile. Il ne donnerait aucune autre précision.

*

Calmement, Vincent Soucy attendait l'arrivée des policiers. Il entendit bien du bruit dans l'escalier, mais personne ne frappa à la porte. Fatigué d'attendre, il décida d'ouvrir et de jeter un coup d'œil dans le corridor. Tout était calme. Par contre, on entendait des voix à l'étage au-dessous. Il se rendit à l'escalier, descendit

quelques marches et aperçut un policier, discutant avec une femme, à la porte d'un des appartements.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda le jeune homme.

– Vous habitez ici ? demanda le policier en se retournant.

– Oui, l'étage au-dessus.

– Eh bien, retournez dans votre appartement. Les querelles entre époux, ça n'a aucune raison de vous intéresser. Ne restez pas là !

Vincent ne se le fit pas dire deux fois. Et c'est en poussant un long soupir de soulagement qu'il retourna dans sa chambre. Bientôt, il entendit des éclats de voix venant de l'étage inférieur. Soucy se dirigea vers la fenêtre. La voiture des policiers était stationnée devant la porte de la maison à appartements.

Il vit sortir deux hommes en uniforme. Le dernier tenait un type par le bras. Il le força à s'asseoir sur la banquette arrière. La voiture démarra et les quelques curieux, qui s'étaient

rassemblés devant la maison, s'éloignèrent aussitôt.

Soucy sortit de sa chambre, franchit rapidement le corridor et se rendit dans la pièce du fond. Il ouvrit la porte, regarda autour de lui, monta sur une vieille valise et souleva la trappe donnant sur le toit.

– Vous êtes là, tous les trois ? Vous pouvez descendre, c'est une fausse alerte.

Et quelques instants plus tard, il expliquait à ses compagnons :

– C'était l'appartement du dessous. J'aurais dû y penser, la police y vient régulièrement. Le mari est toujours ivre, la femme est coureuse. Elle reçoit souvent des visiteurs et, la plupart du temps, quand le mari revient, c'est la bataille. Cette fois, je crois que le type ne s'en tirera pas facilement. La police l'a emmené. Ils en ont probablement assez de se faire déranger. Si on garde le mari en dedans, ça va être la procession des maquereaux dans l'édifice.

Michel reprit la situation en main.

– Nous avons déjà trop tardé. Le patron nous attend. Nous allons prendre ma voiture. Nous ne risquons nullement, de cette façon, d’attirer l’attention.

Girouard décida :

– On va s’asseoir tous les deux à l’arrière, Laurier !

– Va chier ! répliqua brusquement Poitras. Je m’assis en avant, avec Mike.

Bertrand ne comprenait plus rien.

– T’es bien bête ? As-tu mangé de la vache enragée derrière les barreaux ?

– Tu m’écœures, c’est simple !

La situation risquait de mal tourner.

– C’est assez, fit Michel.

– J’ai pas à me laisser insulter par ce tueur, fit Bertrand. Il ne me parlait pas comme ça quand il voulait que je le débarrasse de sa putain.

Si le jeune Soucy n’était pas intervenu, Poitras aurait sauté à la gorge de son confrère de classe.

– Je ne t’ai jamais demandé de la tuer, hurla le

journaliste, pendant que Soucy l'encerclait de ses deux bras.

Michel cria :

– Vos gueules, tous les deux ! Je ne veux plus entendre un mot. Toi, Laurier, ta situation est suffisamment compliquée comme ça. Donne-moi le revolver que tu avais tout à l'heure.

– Pourquoi ? J'ai un permis pour cette arme. Je l'ai achetée au temps où j'étais des plus populaires au sein de la gent journalistique. C'était la gloire.

– Oui, une gloire éphémère, ricana Bertrand. Tu as passé comme un cyclone. Beaucoup de vent, ça déplace bien des choses, mais ça ne dure jamais longtemps.

Michel avait désarmé le journaliste.

– Si j'entends un seul mot, j'appelle la police, je vous livre tous les deux et vous vous débrouillerez, c'est clair ?

Devant l'entrée de l'immeuble, Michel leur ordonna :

– Ne bougez pas d'ici, je vais chercher ma

voiture qui est un peu plus loin. Je stationnerai devant la porte et monterez en vitesse. Monsieur Soucy, assoyez-vous à l'arrière avec Bertrand Girouard.

Le jeune Soucy lança un clin d'œil à Michel. Il avait compris qu'il lui fallait surveiller étroitement celui que le grand Beaulac croyait coupable des deux meurtres.

VIII

Les loups entre eux

Le Manchot avait annoncé à tous l'arrivée prochaine de son adjoint, Michel Beaulac.

– Et ne soyez pas surpris, messieurs, il n'est pas seul. Monsieur Tanguay ?

– Oui.

– Apportez-moi une feuille de papier. Je vais préparer une entente attestant que vous retenez les services de mon agence. Si nous réussissions à éclaircir le mystère de la mort de votre ami Houle, Candy m'a dit que vous étiez prêts à me verser la somme de trente mille dollars ?

– La moitié de la somme que nous avons donnée à Houle. Nous étions six, y compris Germain, il y avait soixante mille en tout et...

– Alors, nous dirons que vous me verserez

chacun cinq mille dollars, soit un total de vingt-cinq mille. Laissons la part de Houle de côté.

Le Manchot était persuadé de récupérer cette somme puisque madame Houle elle-même avait retenu ses services.

Ce fut Candy qui rédigea l'entente. Le Manchot la lut. La grassouillette blonde ajouta à voix basse :

– N'oubliez pas ma commission, c'est moi qui ai déniché ces cinq clients.

Le détective lui lança un regard sévère. Ce n'était guère le temps de discuter affaires internes en présence de ces cinq suspects.

Tanguay et chacun de ses invités signèrent.

– Je sais que je peux vous faire confiance, messieurs, fit le Manchot en glissant l'entente dans sa poche. Ordinairement, je demande un acompte à mes clients, mais cette fois, ce n'est sûrement pas nécessaire.

Le silence retomba dans la pièce. Comme il risquait de s'éterniser, Tanguay se leva et offrit à boire à tous. Ça créa une heureuse diversion, un

moment de détente qui allégea la tension qui régnait dans la pièce.

Candy s'était approchée de la grande fenêtre et jetait régulièrement un coup d'œil à l'extérieur. Soudain, elle s'écria :

– C'est Michel !

– Tu es certaine ?

– Oui. J'ai reconnu sa voiture. Il doit chercher un endroit pour se stationner.

Tanguay appela :

– Georges !

Le domestique parut.

– Un monsieur Beaulac et des amis doivent nous rejoindre. Vous les laisserez entrer.

– Bien, monsieur.

Candy n'avait pas quitté son poste. Elle prévint le Manchot.

– Ils arrivent, ils sont trois, plus Michel.

On entendit sonner le carillon de la porte d'entrée. Il y eut un échange de voix puis, la

porte du salon s'ouvrit.

– Vos invités sont arrivés, monsieur.

– Faites-les entrer, Georges !

Michel fit passer Poitras en premier. Il le suivit, puis ce fut au tour de Bertrand Girouard d'entrer dans le salon. Mais ce fut l'apparition de Vincent Soucy qui provoqua un véritable remous.

Son père, William, se leva d'un bond :

– Toi ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Tous les autres semblaient également connaître le fils de l'homme d'affaires.

– Je m'attendais à te trouver ici, papa, ça ne me surprend pas du tout.

Robert Dumont s'était approché de Laurier Poitras. Les deux hommes se serrèrent la main.

– J'ai appris qu'on vous a mis en liberté sous caution.

– Oui, et j'ai décidé de me battre jusqu'au bout. Au commencement, je voulais tout laisser tomber. Même mon avocat me croyait coupable et pourtant, je suis certain de ne pas avoir tué.

– Michel, peux-tu me présenter tes autres amis ? demanda le Manchot.

Mais Bertrand Girouard s’avança, la main tendue.

– Robert Dumont, le fameux détective manchot. Je suis bien content de faire votre connaissance. Je suis Bertrand Girouard, le meilleur ami de Laurier et un copain de classe de Mike, votre assistant.

Postras corrigea, mais d’une voix à peine perceptible.

– Je le croyais mon ami, mais je me suis laissé odieusement tromper.

Michel s’avança :

– Voici Vincent Soucy, probablement le meilleur des amis de Laurier. Les deux hommes se sont connus à l’Institut. Monsieur Soucy y travaillait comme physicien-étudiant. Sans son aide, Laurier se serait peut-être découragé. C’est lui qui lui a appris à se servir de sa main gauche, il l’a encouragé à reprendre son métier de photographe...

– Et surtout, avoua Soucy, je l’ai engagé sur une pente terrible. C’est moi qui suis responsable de tout ce qui s’est passé. C’est moi qui ai mis dans la tête de Laurier de se servir de ses dons de bon photographe pour exercer du chantage.

– Un instant, fit le Manchot en levant la main. Ne mettons pas la charrue devant les bœufs. Nous allons procéder par ordre, si vous le voulez bien.

Candy qui, jusque-là, s’était tenue à l’écart, s’avança :

– Et moi, on ne me présente pas ?

– C’est Candy Varin, elle travaille également à l’agence, fit Michel.

Mais la jolie blonde s’empressa d’ajouter :

– Je suis femme-détective et, dans cette affaire, c’est moi qui ai décroché le plus de clients.

Elle semblait très fière de cette situation. Il est vrai que ce n’est pas tous les jours qu’à l’Agence, on pouvait obtenir six clients prêts à payer pour une seule et même enquête.

Tanguay avait demandé à son domestique

Georges d'apporter deux chaises droites afin que tous puissent prendre place autour de la table.

Mais Michel s'interposa :

– Une seule suffira, je préfère demeurer debout car j'ai l'impression que c'est moi qui vais diriger ce petit meeting. Oui, messieurs, je vais démasquer, devant vous, l'assassin de Germain Houle.

Candy se pencha vers le Manchot.

– Il le connaît ? demanda-t-elle à voix basse.

– Oui.

– Et vous Robert ? Vous avez dit tantôt que dès que tout le monde serait réuni, vous pourriez me donner le nom du coupable.

– C'est exact.

– Vous le connaissez ?

– Oui.

– C'est qui ?

Le Manchot mit un doigt sur sa bouche.

– Laissons Michel nous exposer son point.

Après tout, il se peut qu'il en soit venu aux mêmes conclusions que moi. Une chose est certaine, Candy, et tu devrais déjà le savoir. Un seul de ces hommes a été capable d'assassiner Germain Houle !

Candy allait à nouveau le questionner, mais Michel la toucha à l'épaule.

– Pourrais-tu changer de place ?

– Comment ça ?

Il se pencha à son oreille :

– Je veux que tu prennes place près de Bertrand Girouard. Peu importe ce qui se passera, ne le perds pas de vue.

– C'est lui qui...

– Tu es trop curieuse !

Tout le monde s'était installé autour de la table. Michel allait parler lorsque Dumoulin s'écria en regardant William Soucy :

– Je comprends maintenant. C'est ton fils qui a préparé tout ce coup. Et dire que toi, tu nous as suppliés pour qu'on lui accorde une carte de

membre. Si nous avons refusé dans le temps, tout ça ne se serait pas produit.

Soucy s'écria :

– Je ne suis quand même pas responsable de la conduite d'un fils qui a trente ans.

Brébœuf répliqua à son tour :

– Si, on est toujours responsable quand on n'a pas su élever ses enfants !

Vincent Soucy éclata de rire.

– Entendre ça et mourir ! Vous pouvez bien parler, vous, Brébœuf. Dites-nous donc un mot de votre fille Caroline ?

– Tais-toi, petit avorton, cria Brébœuf. Caroline est une fille bien élevée. Elle ne passe pas ses nuits à boire, à fumer de la drogue et à coucher avec les garçons. Ma fille a le cœur de travailler. Elle demeure dans un appartement avec une amie et sa conduite est exemplaire.

Vincent était mort de rire.

– Ne me dites pas que je vais ouvrir les yeux d'un père aveugle. Quel âge a votre fille ? 26, 27

ans ? C'est vrai qu'elle ne court pas les garçons. Je peux même vous faire un pronostic, elle ne se mariera jamais. Dans le milieu, on les connaît, les lesbiennes ! Vous vous demandez pourquoi elle est en appartement avec une amie, pourquoi elle ne sort jamais sans elle ?...

Brébœuf s'était emparé d'un cendrier et, avant qu'on puisse arrêter son geste, il le lança à la tête de Vincent. Ce dernier se pencha à temps et le cendrier s'écrasa sur le mur pour retomber en mille miettes sur le tapis.

Brébœuf se laissa tomber sur sa chaise.

– J'étouffe..., j'ai mal...

William Soucy se précipita :

– Salaud, dit-il à son fils. Tu sais que Régent est cardiaque...

Bergevin avait précédé Soucy. Il fouilla fébrilement dans les poches de Brébœuf, sortit une petite bouteille et glissa une « nitro » sous la langue de l'homme d'affaires. Bientôt, le calme se rétablit, mais pas pour longtemps.

Adrien Tanguay proposa d'arrêter

immédiatement cette réunion qui tournait au vinaigre.

– Évidemment, fit Dumoulin, tu as peur de la vérité. Tu as toujours aimé les petits coups en dessous, Adrien. On te connaît. Bergevin, dites-le donc que vous lui avez cassé la gueule, il y a à peine trois mois.

Bergevin se rassit dans son fauteuil en grognant :

– Ça n'a rien à voir avec cette affaire. D'ailleurs, si Adrien m'a roulé, c'est qu'il a été plus habile que moi.

Soucy ricana :

– Tu n'as pas toujours dit ça. Combien t'a-t-il payé pour acheter ton silence ? Dans cette affaire, une dizaine d'autres hommes ont perdu une belle somme.

– Toi, Soucy, murmura Brébœuf qui avait retrouvé tous ses esprits, tu ferais mieux de te la fermer. Si tu veux qu'on lave le linge sale en famille, ça va prendre des tonnes d'eau de javel pour laver le tien et surtout celui de ton fils.

Candy ne put s'empêcher de murmurer à l'intention de Michel.

– Mais c'est épouvantable. Ce sont pourtant des amis.

– Oui, une famille de loups. Ils se déchirent entre eux, ajouta le Manchot qui avait entendu la remarque de sa collaboratrice.

Et se tournant vers Michel, il lui ordonna :

– Fais-nous ta petite démonstration ; autrement, cette réunion intime se terminera dans le sang.

– Vous avez raison. Michel imposa le silence.

– Messieurs, dit-il, je ne vous connais pas tous mais quelque chose me dit que, tout comme monsieur Houle, vous avez été les victimes de maîtres chanteurs. Pas un seul, mais disons deux... et même trois.

Tous regardaient, stupéfaits, se demandant exactement où le jeune détective voulait en venir. Michel lentement s'approcha de Laurier Poitras.

– Vous avez ici, Laurier Poitras, un jeune homme qui était en train de devenir l'une de nos

gloires journalistiques lorsqu'un accident vint lui faucher, sous les pieds, la route du succès.

Candy faillit pouffer de rire. Michel se retourna :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien, rien... c'est la nervosité. Je ne suis jamais à mon aise quand j'entends parler un académicien.

Puis à mi-voix elle ajouta : se faire faucher le bras, sous les pieds.

Le Manchot crut bon de se lever et de se rapprocher de Candy. Si elle et Michel commençaient à ironiser, on n'en finirait jamais.

– Oui messieurs, Laurier Poitras a eu la malchance de perdre un bras. Il était découragé. Mais ici, vous avez Robert Dumont, un homme qui, par son courage, ...

Le Manchot en avait assez.

– J'ai rencontré monsieur Poitras et je l'ai persuadé qu'une prothèse pouvait lui permettre de vivre plus aisément.

– C’est ça, fit Michel. Mais Laurier souffrait de dépression et, sans l’aide de Vincent Soucy, il n’aurait pas remonté la pente. Et même s’il avait recommencé à prendre des photos, à dicter des articles, les contrats n’arrivaient pas. Il avait toujours de la difficulté à joindre les deux bouts.

Se tournant du côté de Vincent Soucy, Michel poursuivit :

– Ici, vous avez Vincent Soucy. Il voulait devenir physicien ; son père le poussait à devenir homme d’affaires. Ils ne se sont jamais compris. Vincent fut obligé de partir de chez lui et son père lui a coupé les vivres. Seul, sans argent, ce jeune homme est devenu une proie facile pour les requins de la drogue. Oui, Vincent Soucy se droguait et, pourtant, quand il était en possession de ses moyens, c’était un homme qui ne demandait qu’à aider son prochain. Mais quand on paie la drogue à gros prix, on manque vite d’argent. Qu’avons-nous, messieurs ? Deux jeunes hommes découragés, qui ne savent comment s’en sortir et qui ont besoin d’argent. L’un est excellent photographe et l’autre..., il

connaît une manière d'entrer dans le club le plus privé, le plus sélect de la province. Si vous additionnez un et un, ça fait toujours deux.

À la suite de ces propos, les cinq magnats de la finance n'osèrent plus prononcer une parole. Le jeune Vincent semblait aussi nerveux. Par contre, le Manchot, ses deux collègues et Bertrand Girouard conservaient un calme imperturbable.

Profitant du court moment de répit, alors que Michel reprenait son souffle, Candy jeta un coup d'œil à son patron. Ce dernier esquissa un sourire qui en disait long. Il était apparemment très satisfait du petit discours du grand Beaulac. Il fallait le laisser continuer.

– Vous devinez certainement, messieurs, ce que Vincent, un jeune abandonné par son père...

– Permettez, osa murmurer Soucy.

Michel se retourna vivement :

– Je ne permets rien du tout. Vous autres, les parvenus, vous dirigez tout, vous ne permettez même pas qu'un enfant puisse vouloir suivre son

chemin dans la vie. Oh non, il doit faire ce que papa décide. Ce n'est pas un fils, c'est une chose, un objet ou encore un domestique à qui l'on dicte ses ordres. Vincent était perdu et, dans sa folie, il proposa à Laurier Poitras, un triste marché. Ce dernier vit là, une occasion toute rêvée pour se rétablir dans la société. Vincent Soucy n'avait qu'une idée en tête : faire payer tous ceux qui gâchaient sa vie. Poitras, lui, ne songeait pas au chantage. En pénétrant dans ce club sélect, il suivrait le plan de Soucy. Il prendrait des photos qui feraient trembler plusieurs grands de notre monde industriel. Mais ces photos, il n'avait pas l'idée de les vendre, oh non. Il allait écrire un reportage unique, sensationnel, dénoncer ces hommes qui font trembler le monde. Dites-moi, messieurs, quel journal n'aurait pas acheté un tel article ? Le nom de Laurier Poitras aurait repris son rang dans la société. Comment ces deux jeunes s'y sont-ils pris ? Je l'ignore exactement. Cependant une chose est certaine, ils ont dû obtenir la complicité d'un employé du club. Se faisant passer pour un ouvrier spécialisé, Laurier Poitras a eu son entrée au Club sélect. Qu'un

électricien se rende à ce club pour y travailler le soir, c'est normal. Tout doit se faire dans le plus grand secret. Jamais on ne donnait un contrat à une maison reconnue, c'était trop risqué. On payait le gros prix et l'employé devait travailler seul et, surtout, garder le silence sur ce qu'il pouvait entendre et voir. Laurier Poitras a peut-être installé des caméras à votre insu. Il ne s'est peut-être servi que d'une caméra miniature électronique, tout ça n'a guère d'importance. Mais un fait existe, il a réussi à prendre des photos qui pouvaient compromettre des carrières ou ruiner à tout jamais la vie de six d'entre vous.

Laurier Poitras chercha à interrompre Michel.

– Je pourrais expliquer comment je m'y suis pris pour...

– Non, ce n'est pas nécessaire, trancha le Manchot.

Puis, se tournant vers son assistant, il lui fit un petit signe.

– Continue, Michel, tu es excessivement intéressant.

Le grand Beaulac, fier comme un paon, reprit la parole. Il se gonflait d'importance. Jamais depuis le début de sa carrière, il n'avait attiré autant l'attention.

– Vous avez maintenant le début du scénario, messieurs. Il était probable que mon ami Laurier Poitras puisse convaincre Vincent Soucy de laisser tomber le chantage. En fin de compte, ce que désirait Vincent, par-dessus tout, c'était de se venger. Si Laurier lui promettait une part de ce qu'il toucherait grâce à son reportage, l'argent entrerait quand même. Mais voilà, Laurier buvait beaucoup. Il demeurait avec une fille qui se prénomrait Maryse. Il avait également un ami d'enfance, Bertrand Girouard.

– C'est moi, messieurs.

Michel le cloua sur place avec un regard qui lançait des flammèches.

– Ta gueule, veux-tu, Girouard.

Le grand Beaulac s'excusa aussitôt.

– Messieurs, je n'aurais pas dû m'emporter. Mais Bertrand, que j'ai connu au collège, est

l'être le plus abject qui puisse exister, un sans-cœur, un paresseux. Il abuse de ses amis, surtout de ceux qui sont dans la misère, comme Poitras. Il a su exploiter l'ivrognerie de Laurier, il a su lui enlever, non seulement son argent, petit à petit, mais également l'amour de celle qu'il aimait.

Cette fois, Laurier protesta :

– Je n'ai jamais aimé Maryse. C'était pour moi un objet de plaisir, une fille qui n'était bonne que pour satisfaire mes bas instincts, pas plus.

Le Manchot s'était rapproché de Michel et, pendant que Laurier parlait, le détective lui glissa à l'oreille.

– Tu t'éternises, tu parles trop. Tu donnes la chance aux autres de préparer leur défense, vas-y fonce, attaque.

Le détective fit un petit signe de la main. Il avait compris.

– Laurier a parlé à Maryse et à Girouard. Ce dernier a vu là, la chance de faire un gros coup d'argent. Et avec l'aide de Vincent, ils ont convaincu Laurier qu'il fallait vous faire chanter,

messieurs. C'est Soucy qui s'est mis en communication avec vous. Il aurait pu appeler son père, mais il en avait peur. Il a téléphoné au plus vulnérable Germain Houle. Il lui a fait parvenir des copies de photos et lui a proposé un échange. Les négatifs des photos contre soixante mille dollars. Dix mille versés par chacun d'entre vous, plus Houle, évidemment. Vous avez décidé de payer. Vincent a pris rendez-vous avec Houle, l'échange devait se faire dans un motel de la région de Joliette.

Il se tourna vers Bertrand Girouard.

– Avec toi, il faut s'attendre à tout. Soixante mille dollars, c'est une belle somme. Tu veux t'emparer de tout. Ça te permettra de fuir au loin avec Maryse. Tu te renseignes sur Houle. Tu vas conduire Laurier Poitras au motel, mais tu ne t'éloignes pas, tu attends l'arrivée de Germain Houle. Sitôt que la voiture apparaît, tu vas au-devant de Houle, tu l'assomes, probablement, puis tu frappes à la porte du motel. Laurier t'ouvre, il est très surpris de te voir. Tu ne lui donnes aucune chance et tu le frappes à son tour.

Girouard n'en pouvait plus.

– Mais, faites-le taire, il est fou. J'ai peut-être tous les défauts de la terre, mais je ne suis pas un assassin. Je n'ai jamais tué, jamais.

– Je t'ai dit de te la fermer, tu n'as pas compris ?

Le Manchot fit signe à Girouard de reprendre place sur son fauteuil et à Michel de poursuivre.

– Le reste est facile à deviner, déclara le grand détective. Girouard a tué Houle et pour faire croire qu'il s'agissait d'une querelle entre deux hommes, il a saccagé la pièce. Pour ne laisser aucun doute, il a mis la main artificielle, la prothèse de Laurier, autour du cou de Houle et il a serré de toutes ses forces. Enfin, il a dû s'emparer des photos et des soixante mille dollars. Non seulement il possède l'argent, mais il pouvait encore vous faire chanter. Puis, pour ajouter du mystère à toute l'affaire et surtout pour ne pas qu'on identifie immédiatement la victime, il a pris ses papiers, ses clefs et a même ramené la voiture devant la demeure de la victime. Maintenant, si vous l'ignorez, la jeune Maryse a

été assassinée.

Il y eut des exclamations, des cris de surprise.

– Un second meurtre !

– Mais, pourquoi ? Girouard criait :

– Je suis innocent. Il n'a aucune preuve, je n'ai pas tué.

Michel calmement reprit :

– Girouard ne voulait pas s'embarrasser de cette fille. Quand il a appris qu'on avait remis Laurier en liberté sous caution, il s'est rendu rapidement à la maison de ferme et a tué la fille. Il était persuadé que Laurier serait accusé de ce meurtre. Voilà toute l'histoire, messieurs. Nous n'avons plus qu'à appeler la police.

Personne ne parlait à l'exception de Girouard qui continuait à protester, à clamer son innocence.

– Tu connais les détectives qui sont en charge de l'affaire ? demanda le Manchot à son collaborateur.

– Oui, ils se nomment Fournier et Jutras.

– Monsieur Tanguay, mon assistant peut se servir de votre appareil téléphonique ? D'ailleurs, nous aurions dû faire venir les policiers plus tôt. Cette comédie jouée par Michel les aurait grandement intéressés.

Le jeune détective privé sursauta :

– Une comédie ? Voulez-vous dire que...

– Allons, ne t'emporte pas, je ne dis pas ça dans le sens péjoratif du mot, bien au contraire. Ce fut très intéressant jusqu'à la toute fin...

Le Manchot hésita un instant et ajouta :

– Ou presque... je me dois d'apporter certaines rectifications. Veux-tu, tout d'abord, appeler les policiers, comme je te l'ai demandé ?

Et, pendant que Michel plaçait son appel, Tanguay en profita pour offrir à boire à tout le monde. L'atmosphère était un peu plus détendue. Seul, Girouard ne se possédait plus. Candy le surveillait de près car il était si désarmé qu'il pouvait commettre une bêtise.

Lorsque son appel fut terminé, Michel revint à la grande table. Il voulut s'asseoir mais le

Manchot l'arrêta :

– Non, reste debout, Michel. Nous allons faire une petite expérience. Monsieur Tanguay, voulez-vous venir près de moi ? Vous aussi, Poitras.

Tous les yeux étaient braqués sur le quatuor.

– Poitras, vous allez rester debout pour que tout le monde voie bien. Cependant, faites comme si vous étiez inconscient, sans réaction aucune. Tanguay, vous allez jouer le rôle de la victime et toi, Michel, celui de l'assassin.

– Je me demande où vous voulez en arriver.

– Ces deux hommes sont inconscients. L'assassin saisit la main droite de Poitras, l'applique sur le cou de la victime... Fais-le Michel.

Le détective hésita. Il était devenu subitement très nerveux, il venait de comprendre l'erreur qu'il avait commise.

– Mais, patron...

– Fais ce que je te demande. Vas-y, place la main autour du cou. Vous, Poitras, vous n'avez

aucune réaction. Maintenant, mets de la pression sur la prothèse, cherche à étrangler Tanguay...

Michel poussa un juron à voix basse et marmotta ensuite entre ses dents.

– Vous savez bien que je ne peux pas. Les doigts ne se serreront pas ; seul Poitras peut commander sa main.

– Bon, vous pouvez tous vous asseoir, messieurs, excepté vous, Tanguay. Demeurez près de moi.

Et sans ajouter un mot, le Manchot retira son veston et retroussa la manche de sa chemise.

– Enlevez ma prothèse !

– Pardon ? demanda Tanguay.

– Enlevez ma prothèse !

– Mais comment, de quelle façon ?

– Je ne vous dis rien, vous devez cependant deviner de quelle manière ça se pose !

– Évidemment !

Quelques instants plus tard, Tanguay se retrouvait avec la prothèse du Manchot entre les

main.

– Maintenant, placez cette main autour de mon cou et cherchez à appliquer une certaine pression sur les doigts.

Tanguay obéit, mais au bout de quelques secondes, il dut s'avouer vaincu.

– Ça ne fonctionne pas.

– Non... vous, Girouard, vous pouvez faire fonctionner cette main ?

– Comment voulez-vous que je puisse faire mieux que cet homme-là ? J'ai bien vu Laurier fixer son bras à son moignon, une couple de fois, mais ne me demandez pas « comment ça marche ».

Tanguay tenait toujours la prothèse du Manchot. Il l'examinait.

– À quoi servent ces fils ? demanda-t-il. Et ça, c'est une pile ?

– C'est un peu ça. Vous avez là une pile et un amplificateur. Je place cette pile à l'intérieur de mon moignon, vous voyez ?

Tous regardaient attentivement.

– Et c'est tout ? demanda Bergevin. Mais alors, comment expliquer que cette main peut s'ouvrir et se refermer ?

Le Manchot s'excusa d'employer quelques mots techniques.

– Ces électrodes servent à capter les impulsions musculaires, les impulsions myo-électriques ou, si vous préférez, l'électricité musculaire. Cette électricité est commandée par le cerveau. J'ordonne à mon cerveau de fermer les doigts ; immédiatement, cette impulsion est transmise aux électrodes. L'électricité musculaire passe de mon bras à ma prothèse.

Et le détective conclut.

– Si maintenant j'enlève ma prothèse, si je place les électrodes sur votre bras à vous, monsieur Tanguay, eh bien, votre électricité musculaire pourra faire fonctionner la main. Essayez.

Et Tanguay obéit. Il sembla même prendre un certain plaisir à voir les doigts s'ouvrir et se

refermer.

– C’est assez simple, murmura-t-il, quand on le sait... évidemment !

Laurier Poitras, brusquement, bondit sur ses pieds. Heureusement, Michel intervint rapidement et l’empêcha de sauter à la gorge de Vincent Soucy.

– Espèce de salaud, murmura le journaliste, c’est toi qui...

– Allons, calme-toi, Laurier, fit le grand Beaulac.

Et se tournant vers le Manchot, il ajouta :

– Cette fois, j’y suis, j’ai tout deviné. Vincent Soucy s’est servi de Laurier pour se procurer une très forte somme d’argent que nécessite son état de drogué. La drogue, messieurs, c’est ce qui coûte le plus cher.

William Soucy était complètement abattu. Il se sentait responsable des actes posés par son fils. Les policiers arrivèrent bientôt. On emmena Vincent Soucy et, une fois le calme rétabli, le Manchot donna les dernières explications.

– Vincent Soucy a dit à Houle qu’il servait d’intermédiaire entre lui et le maître chanteur. C’est avec Vincent que monsieur Houle s’est rendu au motel. Sa femme a bien dit qu’au téléphone, il lui avait parlé comme à un ami. C’était le cas. Arrivé au motel, Vincent, qui avait sans doute mis Houle déjà hors de combat, a frappé à la porte. Laurier a ouvert et il s’est fait assommer. Vous connaissez la suite, tout s’est déroulé exactement comme l’a raconté mon assistant. Michel s’est tout simplement trompé dans la distribution des rôles de sa comédie. Au lieu de Girouard, le tueur, c’est Vincent Soucy. Je l’ai compris quand j’ai su qu’il était physicien, soit le seul homme, parmi vous tous, capable de faire fonctionner cette main.

Après s’être allumé un cigare, le Manchot conclut...

– Voilà, messieurs, de quelle façon Germain Houle a été tué. Vincent s’est ensuite emparé de l’argent, des photos, il a ramené la voiture chez Houle... Néanmoins, quelqu’un a deviné ce qui s’était passé, une jeune fille, pas idiote du tout,

qui a compris que Vincent Soucy était seul capable d'enlever la prothèse de son amant et de s'en servir comme arme. Elle voulait sa part du magot, au lieu de prévenir les policiers, elle a communiqué avec Vincent.

Cette fois, Michel fit signe au Manchot. Il voulait intervenir.

– Laissez-moi continuer, patron. Quand Laurier a été libéré, Vincent l'attendait. Il lui a dit de se rendre à son appartement, il lui a dit où il trouverait les clefs, ajoutant qu'il le rejoindrait plus tard. Laurier n'avait pas d'alibi, personne ne savait où il se trouvait. À quelle heure exactement, était-il arrivé chez Soucy ? Pendant ce temps, Vincent allait tuer la seule personne pouvant le trahir puis revenait à son appartement. Maudit torrieu ! J'aurais dû me douter de tout ça, j'aurais dû comprendre. En replaçant la prothèse de Laurier, Vincent a dû commettre une petite erreur. C'est normal, il devait être nerveux ; il venait de tuer un homme. Il n'a pas tout remis en place correctement, la prothèse ne fonctionnait qu'à demi et j'ai vu Vincent Soucy faire la

réparation. Je ne me suis douté de rien. Je suis vraiment un imbécile.

Michel s'excusa aussitôt :

– Pardon, messieurs, je ne voulais pas dire ça

Candy ricana :

– Tout le monde a compris, tu t'es fort bien jugé !

Vincent Soucy avait retrouvé son calme.

– Votre histoire est fort belle, fort intéressante, monsieur le Manchot, mais vous n'avez aucune preuve. Si j'ai tué, je devrais avoir les photos, l'argent...

Ce fut Laurier Poitras qui l'interrompit :

– Non, les photos, je les ai toujours. Avant de faire l'échange, je voulais discuter avec Houle, je ne les avais pas apportées avec moi. Quant à Houle, je mettrais ma main dans le feu qu'il avait mis les soixante mille en sûreté. Lui non plus ne devait pas avoir apporté la monnaie d'échange.

Et l'avenir prouva que Poitras avait tout à fait raison. Le lendemain, on trouvait, dans un coffret de sûreté, les soixante mille que Houle avait mis

en sécurité.

Vincent Soucy fut arrêté et accusé de double meurtre. Quant au fameux Club « sélect », ce fut la fin de ses activités. Un reportage complet fut publié dans les journaux sous la signature de Laurier Poitras. Mais à la suite d'une entente prise avec les cinq hommes d'affaires, aucune photo compromettante ne parut. Le journaliste, grâce à sa persévérance et à la coopération du Manchot et de son équipe, put retrouver son titre d'as reporter.

*

Candy venait tout juste de se mettre au lit lorsqu'on sonna à la porte.

« Qui cela peut-il être, à cette heure-ci ? »

Candy, quand elle était seule, couchait toujours nue. Rapidement, elle enfila un déshabillé et glissa ses pieds dans ses pantoufles.

Une fois à la porte, elle demanda :

– Qui est là ?

– Ouvre, Candine !

Elle ne reconnaissait pas cette voix d'homme. Pourtant, il l'avait appelée Candine. Rares étaient les personnes qui connaissaient le véritable prénom de la jeune femme détective.

Elle ne fit qu'entrouvrir la porte. Une chaîne de sûreté la protégeait, empêchant tout intrus de pénétrer immédiatement dans la maison.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Voyons, chérie, ouvre-moi !

Candy aperçut un homme, presque en haillons. Il avait les cheveux longs, la barbe longue, la figure sale. C'était un voyou.

– Ah ça, mais...

– Allons, même si quelques années ont passé, ne me dis pas que tu m'as oublié, mon trésor..., rappelle-toi... Je suis ton petit mari, Candine !

Candy Varin sentit sa tête tourner. Elle se retint au chambranle de la porte pour ne pas perdre conscience.

Qui est-il ce mystérieux personnage qui
bouleversera sûrement la vie de Candy ?

Cet ouvrage est le 427^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.